



# Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

## LE BULLETIN 2023

Janvier 2024 - n° 24

### Le mot du président

Ce 17 septembre 2023 notre hommage à Jongkind pour le 150<sup>ème</sup> anniversaire de son arrivée en Dauphiné a été une belle réussite qui marquera durablement l'histoire de notre association. C'était une belle fête populaire, rassemblant un public très nombreux, qui proposait à la fois des moments de culture, théâtre et peinture, et des temps de musique et de danse autour d'un grand repas convivial.

Une belle illustration de l'identité même de notre association. Je tiens à remercier chaleureusement tous les membres de notre association qui ont travaillé à cette réussite, et en particulier nos deux acteurs Jean-Claude Wino et Eric Gasnier qui ont porté haut la mémoire de Jongkind. Un grand merci aussi aux musiciens et à la troupe de danseurs « La bise du Connest ». Enfin pour garder une trace de cet événement, nous publierons le texte de la pièce « Jongkind par lui-même » illustré de photos ainsi qu'un film vidéo pour notre site internet.

Mais l'année 2023 ne se résume pas à la journée du 17 septembre, vous trouverez dans ce bulletin une présentation exhaustive de toutes nos activités. Le nombre de nos adhérents continue sa progression, résultat du dynamisme de notre équipe et du bon fonctionnement de nos activités. Tous ces éléments positifs forcent notre réflexion sur le sens profond de notre engagement bénévole. Au-delà de l'intérêt que chacun porte à l'œuvre du peintre Jongkind et aux paysages dauphinois qu'elle magnifie, c'est à l'art pictural en général que nous nous intéressons. Cette passion que nous avons pour le peintre Jongkind n'est pas une idolâtrie mais un socle culturel qui nous invite à la découverte d'autres

artistes. Notre association essaie de construire un accès à l'art pictural et aux autres arts à partir de l'intérêt pour l'œuvre de Jongkind et de sa vision de la beauté de nos paysages.

L'année 2024 va être marquée par de très nombreuses expositions pour commémorer le 150<sup>ème</sup> anniversaire de la première exposition impressionniste de 1874 à Paris. Nous participerons à notre manière à cet événement bien que Jongkind n'ait pas lui-même présenté d'œuvre à cette première exposition mais il était l'ami et une référence pour nombre des artistes présents. Nous avons décidé de prendre des initiatives en direction des événements proposés et espérons qu'ils intéresseront le plus grand nombre d'entre vous.

Le Président  
Joseph Guétaz



*Vue générale des environs de Châbons Jongkind, 1876  
Œuvre illustrant la plaque du Parvis Jongkind à la gare de Châbons (photo ©Rmn Grand  
palais (Musée d'Orsay) Thierry Le Mage)*

**L'assemblée générale 2024 se tiendra le samedi matin 23 mars 2024**

à Val-de-Virieu

**Conférence à 14h 30 : « Les saisons dans la peinture de Jongkind »**

Par **Alexis Metzger**, enseignant chercheur à l'école de la nature et du paysage de Blois

Les artistes impressionnistes sont maîtres dans l'art de représenter le temps qu'il fait. Entre géographie, histoire du climat et histoire de l'art, Alexis Metzger nous présentera sa vision des saisons chez Jongkind, notamment des hivers. Comment les nuages et la météo composent les paysages peints.

# Conférence « Alfred Sisley Le plus fidèle des impressionnistes »

Cyril Devès, historien d'art et conférencier, professeur à l'école Emile Cohl et à l'université Lyon III-18 mars 2023

Dans la grande salle des fêtes de La Côte-Saint-André, devant un public de 200 personnes, Cyril Devès procède à une présentation chronologique de l'œuvre de Sisley.



Alfred Sisley par Auguste Renoir, 1870-1876, The Art Institute of Chicago

## Les années de jeunesse

Alfred Sisley naît à Paris de parents anglais le 30 octobre 1839. A 18 ans, il est envoyé à Londres pour s'initier à la pratique du commerce, dans la perspective de suivre les affaires d'exportation vers l'Amérique du Sud de son père. Durant son séjour

londonien de 1857 à 1861, il visite surtout les musées de la capitale anglaise et devient familier des grands paysagistes d'Outre-Manche, Constable, Bonington et Turner, mais aussi de Théodore Rousseau, Delacroix et Corot.

De retour à Paris en 1862, il s'inscrit à l'atelier du peintre vaudois Charles Gleyre (1806-1874) où il se lie d'amitié avec Monet, Renoir et Frédéric Bazille. Dès 1863, tournant le dos à la peinture académique, il part au printemps peindre d'après nature en plein air, dans la forêt de Fontainebleau, tantôt à Chailly-sur-Bière, tantôt à Marlotte ou encore Barbizon. Ses œuvres de jeunesse, en lien avec la peinture paysagiste hollandaise du XVIIIème siècle et le paysage anglais de l'époque, s'inscrivent dans la lignée de Constable, Bonington et Turner et sont influencées par le réalisme de Courbet et de Corot, ses maîtres. Il se livre alors à une peinture de plaisir, dans la tranquillité de la contemplation.

Ses lieux de prédilection se situent en milieu rural. Son *Allée de châtaigniers à La-Celle-Saint-Cloud, 1865* (musée du Petit Palais), allée qu'avait empruntée Napoléon, rapproche de l'athématique de la forêt chère à Courbet, avec ses touches



Allée de châtaigniers à La-Celle-Saint-Cloud, 1865, musée du Petit Palais

vigoureuses et empâtées à résonance sonore ; sa *Rue de village à Marlotte, 1866* (Albright Art Gallery, Buffalo, N.Y.) à la palette sombre, riche de tons gris et verts parsemés de touches d'or traduit l'influence de Corot.

Sa palette sobre, révèle son sens de la composition et trahit encore l'influence des maîtres de Barbizon.

Installé avec sa compagne Eugénie Lescouezec et leurs deux enfants à Paris, il se rend souvent au Café Guerbois où il retrouve les Anciens de l'Atelier Gleyre, Edouard Manet, Emile Zola et Paul Cézanne.

## La poésie du paysage

Arrive la guerre de 1870. Les affaires de son père ruinées par la Commune, Sisley doit subvenir aux besoins de sa famille par le seul moyen de son art. Il part à Londres où se trouvaient Claude Monet et Camille Pissarro, puis emménage dans une petite maison près de la demeure de Renoir, à Voisins-Louveciennes, commune de villégiature à une trentaine de kilomètres de la capitale, où il reste pendant quatre ans.



Villeneuve-la-Garenne, 1872, musée de l'Ermitage, Saint Pétersbourg

A partir de cette période la palette de Sisley s'éclaircit, l'adoption de technique qui sera celle des impressionnistes, couleurs claires et divisions chromatiques de la lumière par touches de couleurs juxtaposées, dénote une liberté de création manifeste. Il a laissé de ces années une grande quantité de tableaux reproduisant le village et ses environs. Sa *Passerelle d'Argenteuil, 1872* (musée d'Orsay) prend la valeur d'un document historique avec son pont provisoire en bois remplaçant le pont routier détruit lors de la guerre de 1870, et qui sera reconstruit en 1874. Le tableau *Villeneuve-la-Garenne, 1872* (musée de l'Ermitage, Saint Pétersbourg) met en évidence, tel un vrai cadrage photographique, l'organisation de l'œuvre en différents plans : un premier plan ombragé puis, sur l'eau de la Seine aux reflets multiples, une barque immobile invitant au canotage et, en fond de scène, une mise en lumière sur les maisons et la rue animée de personnages.

*Le Pont de Villeneuve-la-Garenne, 1872* (Metropolitan Museum of Art) est une œuvre-phare pour la composition spatiale : l'impression de perspective est donnée par le pont, utilisé comme moyen d'impliquer le regard, et les nuages dans le ciel contribuent à donner de la profondeur. Ce tableau empreint de fraîcheur, aux couleurs délicates, animé par quelques petits personnages et une barque saisie à l'instant

où elle passe sous le pont, communique l'émotion ressentie devant le paysage.



*Le Pont d'Argenteuil, 1872, Memphis Brooks Museum of Art, Tennessee*

Sous un vaste ciel qui illumine les eaux tranquilles de la Seine, *Le Pont d'Argenteuil, 1872* (Memphis Brooks Museum of Art, Tennessee) teinté de jaune-orangé faisant écho aux maisons et au paysage environnant, rend à l'Île-de-France tout son charme et sa douceur.

### Lumière et atmosphère

En 1873 on remarque un changement dans le style de Sisley qui détache ses touches, posées comme des virgules, avec plus de rigueur ; il en résulte une certaine indécision des formes que l'on retrouve dans *Le Chemin de la Machine à Louveciennes, 1873* (musée d'Orsay). La succession des arbres qui scandent le chemin crée un point de fuite décentré vers la descente, la route qui troue l'espace relie le premier plan au lointain et produit un effet de perspective, comme une troisième dimension. Vue plongeante sur l'arrière-plan ensoleillé, place prépondérante accordée au ciel, à l'exemple des maîtres du paysage du XVII<sup>ème</sup> siècle hollandais.

De Louveciennes, Sisley se rend à Bougival où la Machine de Marly conçue pour amener l'eau de la Seine jusqu'à Versailles, faisait partie d'un dispositif destiné à l'alimentation hydraulique des jardins du château de Marly et du parc de Versailles. *La Machine de Marly* (Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague) peinte à Bougival en 1873 aurait fait partie des cinq œuvres de Sisley présentées lors de la première exposition impressionniste chez Nadar en 1874. Un long bâtiment de pompage en briques, aux formes précises, ferme le paysage et vient se refléter par touches colorées dans l'eau du fleuve arrêtée par un barrage à aiguilles. Les barques du premier plan ainsi immobilisées accentuent l'impression d'instantané photographique.



*Brouillard, Voisins, 1874, musée d'Orsay*

Autre œuvre présentée à la première exposition impressionniste, *Le Brouillard, Voisins, 1874* (musée d'Orsay) d'une poésie subtile, dans une gamme de couleurs presque monochromes.

Passé au crible d'une vision très personnelle, le brouillard argenté estompe les formes d'une palissade et de quelques feuillages.

La scène filtrée par la brume matinale laisse apercevoir une femme courbée qui semble cueillir des fleurs. Un ensemble irisé de tons gris-bleutés, et le silence transparait, créant un lien intime avec le spectateur. Mais l'exposition rencontre peu de succès et provoque un soulèvement de mépris dans l'opinion.

Durant un séjour de quatre mois en Grande-Bretagne en cette année 1874, Sisley réalise une quinzaine de tableaux sur les bords de la Tamise à Londres et à Hampton Court. *Le Pont de Hampton Court* (Wallraf-Richartz Museum, Cologne) met en évidence le contraste entre la lumière de la berge peuplée de promeneurs tranquilles et les tons sombres et ocres qui se reflètent dans l'eau.

### Fascination pour la neige



*La neige à Louveciennes, musée d'Orsay*

Rentré d'Angleterre, Sisley s'établit à Marly-le-Roi. En raison de sa nature éphémère, la neige est un motif idéal pour le peintre attentif aux effets fugitifs. 1875, *La neige à Marly-le-Roi* (musée du Louvre) : même champ chromatique pour le ciel que pour le champ couvert de neige, irisé ici de rose pâle comme les toits du village.

Comme un air de tendresse pour cet « effet

de neige » doux et légèrement chaud.

1878, *neige à Louveciennes* (musée d'Orsay) : les touches de couleur ocre des murs bordent une allée centrale sur fond blanc diapré. Les reflets bleutés participent au raffinement et au charme de ce paysage au centre duquel s'enfonce, dans une ambiance feutrée, une présence humaine.

Sisley invente **les séries de tableaux sur un même thème** : *L'inondation à Port-Marly, 1876* (musée d'Orsay) fait partie d'une série de six. L'anecdote s'efface derrière la recherche d'une composition très structurée. Les nuances du ciel se reflètent dans l'eau, des silhouettes s'affairent tranquillement sur une barque, le tragique de l'événement laisse place à une ambiance sereine.

### Les dernières années à Moret-sur-Loing

Sisley s'y installe définitivement en 1889. Aux paysages de



*Canal du Loing, 1892, musée d'Orsay*

campagne succèdent des vues urbaines. La petite ville s'offre à nous avec son pont aux arches de pierre, ses beffrois et ses petites maisons dominées par le clocher de l'église. Avec *Le pont et les moulins de Moret en été*,

1888 (*Collection Grégoire et Szulmanowitz, Genève*), Sisley donne à voir en profondeur les reflets de l'architecture locale dans l'eau du fleuve. Dans *Le canal du Loing, 1892 (musée d'Orsay)* longé d'une majestueuse rangée de peupliers dénudés, le peintre s'appuie sur la structure de la route tournant jusqu'à se perdre dans l'horizon. La palette de bleu, mauve et violet transmet un sentiment de paix et de tranquillité.

De 1893 à 1895, l'artiste peint une série de quatorze tableaux de l'église de Moret à différents moments de la journée et en diverses saisons, presque toujours sans perspective et dont la masse imposante occupe les trois-quarts du tableau. Toujours fidèle au modèle, Sisley varie sous la luminosité naturelle du moment les points de vue des façades occidentale et méridionale de cette église Notre-Dame de style gothique flamboyant. *L'église de Moret au soleil, 1893 (musée des Beaux-Arts de Rouen)* est dans toute sa monumentalité, à dominante jaune sous un ciel en mouvement alors que *L'église de Moret l'après-midi, 1895 (Collection particulière, Lausanne)* présente un jeu de couleurs estompées sous un vol d'oiseaux dans le ciel voilé.

En 1897, invité à Londres et au Pays de Galles près de Cardiff, Sisley peint les falaises, les énormes rochers et les

vagues, la nature reprend ses droits. Ce sera son dernier moment de grande création. Dans le tableau *Storr Rock, lady's Cove, le soir, 1897 (Collection particulière New York)*, c'est l'écume des vagues qui donne à la mer ses vibrations lumineuses.

### Une reconnaissance tardive

A partir de 1897, Sisley souffre de douleurs physiques et morales, perd sa femme en octobre 1898 et tombe en plein désarroi. Le succès lui a été refusé durant sa vie, et n'étant pas parvenu à régulariser sa situation de nationalité, il meurt « britannique » le 29 janvier 1899, après avoir fait appeler Claude Monet pour lui recommander ses deux enfants. Il est enterré au cimetière de Moret-sur-Loing.

Trois mois seulement après sa mort, les marchands se disputaient les toiles qui restaient dans son atelier et un an plus tard, c'était l'engouement pour ses œuvres. Il fut l'un des peintres qui mit le plus à l'honneur la douceur des paysages d'Ile-de-France.

Cette conférence aura contribué à une découverte approfondie de cet artiste très prolifique qui fut un des premiers à participer au mouvement impressionniste.

---

## Exposition "Turner The sun is God" à Martigny Fondation Pierre Gianadda le 6 avril 2023

En collaboration avec la Tate Britain de Londres - Commissaire de l'exposition : David Brown

Au début de la conférence de présentation de l'exposition, Monsieur Léonard Gianadda, président de la Fondation,



Autoportrait, vers 1799,  
Londres Tate Britain

nous fait l'honneur de nous entretenir quelques minutes. La conférencière nous présente d'abord une brève biographie de Turner.

### Les débuts

William Turner (1775 Covent Garden, Londres - 1851 Chelsea, Londres), contemporain de John Constable (1776-1837) est le fils d'un barbier londonien. Sa mère, issue d'une famille de bouchers, a dû être internée dès 1799. Envoyé à dix ans chez un oncle maternel, d'abord à Brentford sur les bords de la Tamise, puis à Margate au bord de la mer du Nord, le jeune Turner commence à produire des dessins dès l'âge de douze ans. A quatorze ans, il fait son entrée à la Royal Academy et son père devient son assistant. L'utilisation de croquis sur place constitue la base de sa manière de travailler et le fondement de ses futures peintures.

### La consécration

En 1796, il expose sa première peinture à l'huile, *Pêcheurs en mer* à la Royal Academy où il exposera ensuite chaque année. En 1801 il visite le Nord de l'Ecosse, et en février 1802 il obtient le titre d'académicien royal. Son talent est désormais reconnu. Après la paix d'Amiens du 25 mars 1802 qui met fin à la coalition européenne contre Napoléon Bonaparte, il est financé pour visiter la France, la Savoie et la Suisse, ce qu'il fait de juillet à octobre de cette année-là. Des trois semaines passées à Paris, il s'imprègne de certains artistes comme Le Lorrain (Claude Gellée, 1600-1682) et Nicolas Poussin (1594-1665). Lors de ce premier passage dans les Alpes et à Martigny, il réalise un remarquable ensemble de dessins et d'aquarelles dont *Un pont sur un ruisseau de montagne ; gorges du Guiers Mort, Saint-Pierre-de-Chartreuse*, craie et mine de plomb sur papier et *Grenoble depuis l'Isère, avec la Porte de France*, craie, gouache et mine de plomb sur papier. En 1807, il est élu professeur de perspective à la Royal Academy, et après la chute de Napoléon 1<sup>er</sup> et le Congrès de Vienne en 1815, il fait vingt et un voyages en Europe, en particulier en Italie où il se confronte à l'héritage de l'Antiquité.

### Son testament

Ses derniers mots avant sa mort auraient été « The sun is God » (Le soleil est Dieu). Dans son testament il a légué la totalité de ses œuvres à l'Etat britannique. Trente mille croquis, deux cent quatre-vingts dessins et trois cents toiles

seront léguées à la National Gallery, dont une subdivision deviendra la Tate Gallery, renommée Tate Britain en 2000. La conférence se poursuit par le détail de plusieurs œuvres présentées dans l'exposition parmi la centaine de peintures et d'aquarelles disposées, pour l'occasion, par thèmes plutôt que par ordre chronologique.

## Les œuvres

### Mémoire, Imagination et Synthèse

Maints tableaux naissent de souvenirs et de l'imagination de l'artiste à partir de ses esquisses, des premières impressions en plein air. Ses voyages en Europe sont des expériences formatrices et, en grand connaisseur des maîtres du passé, il s'inspire entre autres de Titien (1488-1576) et de Rembrandt (1606-1669).

1837, *Histoire d'Apollon et Daphné*, une huile sur panneau de bois : à partir de l'obscurité représentée sur les côtés du panneau, le regard porté vers la lumière centrale s'élève dans la transparence du ciel. Ce tableau pourrait représenter l'union entre l'eau, la terre et le ciel.

1802, *Le Pont du diable ou les gorges de Schöllenen*, mine de plomb, aquarelle et gouache sur papier, offre une image saisissante du lieu redoutable, théâtre de combats pendant les guerres de coalitions. Menace et fragilité dans ce site montagneux sauvage tout en déséquilibre, aux couleurs sombres traversées de blanc. Dans *La chute d'une avalanche dans les Grisons*, huile sur toile 1810, une masse de touches blanches projetant des blocs rocheux sur une cabane traduit le déchaînement des éléments de la nature. Le peintre



*Le Pont du Diable et les gorges de Schöllenen, 1802, Londres Tate Britain*

semble avoir été inspiré par une avalanche meurtrière dans les Grisons en 1808.



*Le Pont de Grenoble, vers 1824, Londres Tate Britain*

Toujours vers 1824, *La Medway* (rivière d'Angleterre), mine de plomb et aquarelle sur papier, présente un groupe de personnes installées autour d'une table sur l'eau, devant des bâtiments quelque peu fantomatiques et des voiles de navires. Image onirique où le premier plan coloré est adossé à la lumière d'un arc-en-ciel. Faut-il y voir une allusion à la

première théorie mathématique des couleurs de l'arc-en-ciel développée par Newton en 1675 ?

### Mise en situation

Les phénomènes naturels deviennent le sujet même de l'œuvre, surpassant les personnages représentés. C'est le cas de la peinture mythologique *Apullia à la recherche d'Appullus*, huile sur toile de 1814 dans laquelle la douceur de la perspective, qui laisse une large place au paysage, rappelle le tableau du même thème que Claude Lorrain peignit vers 1656.

Dans le tableau *Paestum*, mine de plomb et aquarelle sur papier vers 1823, du nom d'une ancienne colonie grecque, la ville n'est plus qu'une abstraction prise dans l'orage, sous un ciel noir en mouvement, souligné de teintes incandescentes qui en accentuent la menace.



*Paestum, vers 1823, Londres Tate Britain*

*L'incendie à Rome*, gouache, mine de plomb et aquarelle vers 1834-1840, évoque le grand incendie raconté par Tacite, qui sévit dans la ville alors proche de son apogée, pendant six jours et sept nuits à partir du 18 juillet 64. Dans ce travail à la gouache, les couleurs solaires, mêlées au jaune en contraste avec le gris bleuté, dissolvent les traits du paysage qu'on devine à peine.

Dans *Bacchus et Ariane*, huile sur toile 1840, allusion au tableau de Titien de 1523-1524, le paysage devient le véritable sujet où se joue le drame des forces en conflit.

### Lumière et atmosphère

Le rayonnement de la lumière et ses miroitements participent à une dissolution de la réalité en atmosphère vaporeuse. Cette fascination pour la lumière s'affirme très tôt chez Turner.

En 1798, dans l'huile sur toile *Matin sur la montagne de Coniston, Cumberland*, la chaleur du soleil semble surgir de la nuit pour disperser les brumes matinales. Ses tableaux de Margate dénotent un travail acharné sur cette lumière fugitive. *Le lever du soleil : Pêche au merlan à Margate*, aquarelle sur papier ?1822, ne laisse rien voir de tangible, seulement des couches de glacis transparent sur fond pâle qui transportent au-delà du réel. Dans *La Pleine Lune sur l'eau*, aquarelle sur papier vers 1823-26, la lune se dessine sur le papier blanc comme si sa clarté émanait du support dans un rayonnement bleuté.

Vers 1824-25, l'aquarelle sur papier *Une mer agitée au large de Brighton ou Deal ?* Fait émerger de l'eau le blanc laiteux du papier en réserve, telle une trouée claire à la poursuite des nuages qui s'accrochent à l'écume de la mer.

Changement de tons avec *La Felouque*, mine de plomb et aquarelle sur papier vers 1824. En toile de fond, les lignes évocatrices d'un paysage portuaire et la silhouette d'un fort, d'aspect spectral. Sur le devant, un entrelacement de lignes suggère le mouvement de l'embarcation prise dans une

bourrasque dont les hachures sombres soulignent le tragique.

### « The Sun is God », une esthétique du sublime

Au fil du temps, la palette de Turner s'éclaircit. Il étudie le « Traité des couleurs » de Goethe, paru en 1812 et traduit en anglais en 1840, selon lequel la saturation ocrée de la toile insuffle au tableau une énergie prodigieuse. La lumière rejoint le pouvoir mythologique et symbolique du soleil associé au mythe d'Apollon, dieu de la lumière, de la raison et des arts. Et où trouver mieux qu'à Venise l'inspiration pour l'esthétique du sublime ?

De 1833 à 1846, Venise avec ses flamboyants couchers de soleil et sa beauté singulière devient une source féconde d'inspiration pour ce passionné des harmonies chromatiques. Son *Départ pour le bal (San Martino)*, huile sur toile 1846, est étincelant de splendeur. Au-dessus des édifices dont la structure s'estompe dans la brume, le regard se dirige vers l'éclat du soleil couchant qui embrase l'eau et irradie le ciel.



*Départ pour le bal (San Martino) 1846, Londres Tate Britain*

Cette qualité extrême du beau, née d'une contemplation du rayonnement solaire se décline en scènes empreintes de surnaturel. Effets de flou dans un camaïeu de tons mordorés, et dissolution des formes autour de l'œil central du soleil dans *Le Lac, Petworth, coucher de soleil, étude parmi une série*, huile sur toile vers 1827-28. Atmosphère tendre, et couleurs douces qui se fondent dans l'eau de la lagune aux dernières lueurs du jour, pour *San Giorgio Maggiore, Venise, au coucher du soleil, sur la Riva degli Schiavoni*, pastel sur papier en 1840.



*Le Mont-Blanc et le Glacier des Bossons du haut de Chamonix, aube, 1836 Face aux ténèbres*

Le pouvoir suggestif de la couleur porte tout autant à l'émerveillement devant le spectacle de la montagne. Les paysages montagneux eux-mêmes traduisent l'émotion du moment. Une déclinaison de tons pastel, véritable harmonie liquide de jaunes, violets et roses qui se fondent, donne une

note douce et légère aux *Nuages sur le Rigi au lever du soleil depuis Lucerne*, aquarelle sur papier vers 1844. Ce sentiment de bien-être se retrouve dans l'aquarelle sur papier de 1836, *Le Mont Blanc et le Glacier des Bossons du haut de Chamonix, aube*, dont les sommets tendrement colorés, s'évanescant dans le ciel, semblent procurer l'apaisement et un mouvement vers l'élévation, voire la transcendance.

### Face aux ténèbres

L'œuvre de Turner est aussi parcourue de contrastes entre le calme et la tempête, entre la lumière et l'obscurité dans les scènes de conflits ou de catastrophes.

Il explore la profondeur de l'ombre d'où surgit le tragique.



*Le Lac de Buttermere avec une partie du lac Crummock water, Cumberland, averse, 1798*

*Le Lac de Buttermere avec une partie du lac Crummock Water, Cumberland, averse*, huile sur toile 1798, un lac aux eaux d'encre surmontées de hauts nuages, et traversé par un arc lumineux qui plonge en son cœur, est peut-être une

allégorie de l'existence.

On peut voir dans l'huile sur toile de 1811 *Apollon et Python* le triomphe du Bien sur le Mal, avec Apollon dans la lumière et armé de sa flèche, qui s'apprête à franchir les ténèbres.

Vers 1830, l'huile sur toile *La Vision de l'échelle de Jacob*, dont les anges vêtus de blanc montent au ciel en référence au songe de Jacob dans la Bible, semble évoquer l'aspiration mystique du peintre.

*La Mer agitée avec une épave en flammes*, huile sur toile vers 1835-40, spectacle d'anéantissement qui laisse peu de place aux touches lumineuses au centre de la toile, traduit la noirceur d'une lutte entre les forces de la nature.

### En regard de la nature

Turner se plaisait à réaliser des esquisses sur le vif. Dès 1802 durant sa première expédition dans les Alpes, il peint *Les Contamines, à l'aube : vers Saint-Gervais et le mont Blanc*, mine de plomb, craie, aquarelle et gouache sur papier. Il souligne le départ matinal des voyageurs représentés dans la pénombre au premier plan, alors que le soleil projette déjà sa lumière sur l'immense silhouette du mont Blanc.

L'aquarelle sur papier, *Le Mont Saint-Gothard* vers 1806-1807, montre la petitesse de l'homme accompagné d'une



*Tempête de neige, gravure sur papier, 1859-1861, Londres Tate Britain*

mule chargée, face à la nature sauvage et à la rudesse de l'ascension entre la Suisse et l'Italie du nord.

Des gravures de Turner sont également mises en valeur dans l'exposition.

Œuvres transposées sur des plaques de cuivre ou d'acier, elles conservent en noir et blanc des subtilités de nuances et n'en sont pas moins admirables. Une *Tempête de neige*, gravure sur papier 1859-61, représente un bateau à vapeur qui chavire dans la tourmente des éléments, et dont la fumée rejoint la noirceur des nuages et de l'eau.



*Pluie vapeur et vitesse, gravure sur papier, 1859-1861, Londres Tate Britain*

Plus connue, la gravure sur papier publiée à la même période, *Pluie, vapeur et vitesse*, révèle avec ce « grand chemin de fer de l'ouest » la fascination du peintre pour la

modernité de son temps et son engouement pour la vitesse. L'action se concentre sur le train surgissant d'un rideau de pluie dans un tableau dont la composition en diagonale accentue l'impression de vitesse. Image d'un monde entré dans la révolution industrielle qui crée une beauté nouvelle, à l'atmosphère emplie de fumée...

L'œuvre de Turner, lyrique, novatrice et audacieuse, trace la voie vers l'abstraction et reste un témoignage de l'empreinte irréversible sur la marche du monde.

## Sortie en Suisse romande : Nyon

La première étape de notre voyage est Nyon, dans le canton de Vaud. Nous sommes à proprement parler « dans les pas de Jongkind », mais aussi de Turner, tous deux ayant découvert les Alpes françaises et suisses, la Chartreuse et le Lac Léman avec Nyon. Sans doute des passages obligés pour ces artistes, nombreux à commencer leur « grand tour » par les Alpes, pour poursuivre le plus souvent vers l'Italie.

Nyon est une jolie ville de 22 000 habitants qui a tout pour nous séduire : au cœur du vignoble et face au Léman, elle offre un panorama de toute beauté sur le lac, mais aussi sur les Alpes françaises et le Mont Blanc. Avant nous, elle aura séduit Jongkind, seul peintre connu à l'avoir représentée. D'où l'acquisition d'un de ces tableaux par le Musée local, et ce n'est pas le moindre des motifs de notre voyage!



*Au XXème siècle, Hergé a choisi de placer plusieurs épisodes de l'Affaire Tournesol à Nyon*

### Occupation romaine

Les Romains, on le sait, avaient bon goût. En terre conquise, ils implantaient souvent leur « civitas » dans de très beaux paysages. Ils ont donc choisi ce lieu superbe pour y fonder Noviodunum (nouvelle colline), l'une des plus importantes villes suisses sous le règne de Jules César. Le patrimoine archéologique très riche dont a hérité la ville a donné lieu à des fouilles importantes. Elles ont permis de retrouver un forum, une basilique, un aqueduc, des thermes, un amphithéâtre et des habitations. Et ce patrimoine est loin d'être épuisé.

### Une petite Provence suisse

Cet espace de la cité romaine, la ville et son château le recouvrent totalement. La cité chaleureuse et accueillante

qui s'étend jusqu'au pied du château s'est enrichie au cours des siècles par ses très nombreuses activités agricoles et la commercialisation des produits : la perle du terroir, l'olive noire, la truffe, et les productions fruitières, la lavande et ses multiples produits. La vigne et la production vinicole (une dénomination "vin de pays des coteaux des Baronnie") occupent bien sûr une place importante.

Curieusement nous allons découvrir ces richesses à travers une exposition en cours de préparation au château : "Fêtes et industries, Nyon en affiches". C'est de juin 2023 à janvier 2024.

Quelques affiches du début du XXème siècle qui témoignent de l'activité très ancienne de la cité.



*Le docteur Cuchot et Cie propose un délicieux café au lait suisse*



*L'usine Mühlethaler de Nyon propose des parfums en lien avec les importants champs de lavande*

### Le château

Au cœur de la ville, se dresse une belle bâtisse blanche aux quatre tourelles d'angle, le château de Nyon. Il surplombe la cité et offre aux visiteurs, de la vaste terrasse en surplomb, une vue imprenable sur le lac.

Construit au XIIème siècle, il fut d'abord la propriété de seigneurs locaux avant que les comtes de Savoie ne s'en emparent. Les plus importantes modifications furent réalisées à l'époque bernoise (du XVIème au XVIIIème siècle). Le château acquiert alors sa silhouette actuelle.



*Panorama depuis le château*

Propriété de la Ville de Nyon depuis la révolution vaudoise en 1798, il accueille la salle du conseil communal et des tribunaux jusqu'en 1999. Particularité de ce château, les condamnés pouvaient être emprisonnés dès leur jugement à l'étage supérieur. Les trois tourelles servaient en effet de cellules auxquelles on en adjoignit d'autres par la suite.



*Vue sur le lac depuis la terrasse*

Dans cette prison restée exceptionnellement en l'état, on peut constater que l'évasion devait être difficile. Les parois et les fenêtres étaient doublées de métal et les portes particulièrement solides.



*Caractéristiques des visages des condamnés*

Depuis 1860 le château abrite une importante collection de porcelaines produites dans la célèbre manufacture de Nyon au XVIIIème siècle. Aujourd'hui, après six années de restauration, le musée devient "musée historique et des porcelaines", regroupant des éléments très divers selon ce que précisent ses statuts.



*Photo souvenir d'un mariage*

C'est ainsi que dans les derniers étages du château, nous découvrirons cette collection de dix mille négatifs d'un photographe de Nyon du début du XXème siècle. Une véritable galerie de portraits des Nyonnais de cette époque. Un lieu-mémoire précieux pour l'identité de la ville. Pour tous, un joli témoignage sur la vie quotidienne à la "Belle époque".

### Quand les porcelaines racontent un art de vivre

La manufacture de Nyon est créée par des Allemands en 1781. Elle sera la dernière à voir le jour en Europe où la porcelaine était à la mode et fermera en 1813 alors que les guerres napoléoniennes ravagent le continent. Cet artisanat est bien sûr lié au développement des arts de la table pour une clientèle aristocratique ou pour une grande bourgeoisie aisée, toujours en quête de plus de raffinement dans le luxe.

L'art de la porcelaine reviendra au goût du jour dans la 2ème moitié du XIXème siècle pour définitivement disparaître dans la 2ème moitié du XXème, lorsque s'achève "l'ère de la bourgeoisie" et périssent les arts de la table.

Le choix de Nyon par les manufacturiers allemands peut sembler étonnant : Nyon dispose bien d'un peu d'argile mais n'a pas de kaolin qui fait la pâte blanche. On doit le faire venir de Limoges. Pourtant la fabrique où des artisans talentueux (1) façonnent et décorent les pièces va connaître une bonne activité et une grande renommée. Sa production néo-classique qui s'inspire souvent des grandes manufactures parisiennes en viendra même à rivaliser avec la porcelaine de Limoges, tant la matière est belle et transparente, les formes épurées et les décors raffinés (2).

### Une politique d'acquisition

A partir de 1940, la reconstitution de fonds de porcelaines va prendre un nouveau souffle. A Nyon, les conservateurs successifs, dont le directeur actuel Vincent LIEBER qui



*Service offert par Napoléon à la Suisse*



*Un service conservé dans un coffret de voyage*



*Paysage de l'hospice de Saint Bernard illustrant une assiette (3)*

nous a fait l'honneur de la visite, s'attachent à développer le fonds du musée en effectuant un travail de fourmi : la quête de pièces de vaisselle dispersées au fil du temps dans de multiples collections.



*Le service Cuenod*

Ainsi en 2013, le Musée a l'opportunité d'acquérir un important reliquat d'un service chinois d'exportation, qui lui-même a toute une histoire : le service Cuenod, daté de 1784. Au siècle des Lumières, on s'intéresse à l'Asie et aux arts orientaux, donc aux porcelaines. La fabrique importe ainsi huit pièces chinoises qui vont être complétées par 47 pièces fabriquées à Nyon sur le même modèle. Et en 1813, c'est Paris qui va livrer d'autres pièces manquantes pour compléter le service. De l'Asie à l'Europe, de Paris à Nyon, la quête aura duré plus de deux siècles !

(1) Parmi eux: des apprentis de 15 ans, jeunes huguenots dauphinois réfugiés en Suisse.

(2) Une pièce maîtresse de l'exposition permanente, le service offert par Napoléon à la Suisse. Appelé "Vues de Suisse", il comporte plus de cent unités dont 72 assiettes chacune illustrée d'un paysage différent, lié à une Suisse sublimée, perçue comme un pays très pur.

(3) Sur l'assiette figure l'hospice du Saint-Bernard. La translucidité de la porcelaine rappelle la cristallinité de la neige. L'étincelante porcelaine aura permis à l'empereur de repousser à plus tard les dettes de la France auprès de la Suisse.

Cette politique d'acquisition poursuivie et intensifiée par Vincent Lieber a produit des effets remarquables dans le domaine de la porcelaine. Elle en a eu aussi dans le domaine pictural.

### Le Graal de notre périple

Un fil rouge court entre les objets et de jolis meubles des XVIIème et XVIIIème siècles et des portraits de bonnes familles de Nyon. Il nous mène vers le Graal de notre périple : le tableau de Jongkind "Vue de Nyon depuis le Léman - 1875".

En 1875, Jongkind, accompagné par Mme Fesser, fait un court séjour dans la région. Il découvre Nyon qui fut sans



*Vue de Nyon depuis le Léman, 1875, J.B. Jongkind*

doute un coup de cœur puisqu'il en fit quelques croquis pour les reprendre ensuite en atelier. D'où trois huiles présentant la ville et son château (4) ainsi qu'une "Eau forte pour Cadart - Château de Nyon, lac de Genève".

Les angles de vue varient quelque peu dans chacune de ces œuvres. Ici, dans cette marine de petite taille (33.6 X 46.8), la cité est vue du port. La toile est animée par ces voiliers qu'affectionne tant Jongkind. Le vent incline la voile de l'embarcation au premier plan et crée des ondulations sur le

lac. Le plus frappant est sans doute cette palette assez inhabituelle chez Jongkind : ces délicates nuances de bleu et de blanc pour le ciel, et ce bleu plus vif pour le lac. La lumière du soleil qui pointe vient du fond du tableau. Elle fait miroiter la surface de l'eau, éclaire le bateau comme les toitures des bords du lac dont le rouge dynamise l'ensemble. La construction équilibrée du tableau est parfaitement maîtrisée, tout comme s'exprime cette luminosité si particulière au lac Léman, laquelle a sans nul doute séduit l'artiste.

Un beau cadeau que cette toile lumineuse, offerte à la vue des visiteurs par le Musée de Nyon. Un musée qui n'a sans doute pas les mêmes moyens que ses voisins de Genève et de Lausanne. En 2013, l'achat de ce tableau fut d'ailleurs, par son coût, l'objet de quelques polémiques. (5)

Mais grâce à cette politique dynamique et des choix judicieux, l'ensemble des collections raconte de manière très réussie une Europe disparue, celle des Lumières, se tourne vers son identité ancienne et ose l'achat d'un tableau du pré-impressionniste Jongkind. A propos de ce tableau qui fit des vagues, Vincent Lieber rappelle :

" Si Turner et Courbet ont réalisé nombre de vues sur le Léman, seul parmi les peintres connus, Jongkind a représenté notre ville."

(4) Deux de ces toiles se trouvent à Minneapolis à l'Institute of Arts (U.S)

(5) Son financement fut conjointement assuré par la ville de Nyon, l'A.M.N. amis du musée de Nyon, ainsi que par diverses fondations

---

## Samedis 17 et 24 juin

### A la découverte de la capitale des Flandres

Dans les années 50, l'écrivain français Pierre Mac Orlan consacrait quelques lignes à la ville de Lille : « Lille en Flandre est une ville de grand renom, une ville saturée de souvenirs, de travail et d'autorité industrielle, une ville riche et secrète (note de l'auteur : c'était avant la crise du textile). Ici on travaille beaucoup, on parle peu ». Il notait la rareté des vestiges du passé : « Le seul édifice remarquable de Lille est la Bourse, commencée en 1652. »

A n'en pas douter, les 80 voyageurs en Hauts de France de l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » auront eu une vision très différente de celle de Mac Orlan. Au lieu d'une cité austère, ils ont découvert une ville jeune, gaie, vivante, semée de boutiques et de cafés, animée par une population très diverse où se mêlent les étudiants, les touristes et les chalands du samedi après-midi. Quant au "maigre" patrimoine architectural, il nous a tous éblouis. Mais on pardonnera à Mac Orlan de n'avoir retenu que le quartier de la bourse. Dans ce milieu du XXème siècle, la

métamorphose de Lille n'avait pas encore commencé sa métamorphose.

#### Pierre Mauroy, maire bâtisseur

De 1973 à 2008 en effet, Pierre Mauroy va entreprendre de transformer Lille et sa métropole en plusieurs grands projets: TGV nord/tunnel sous la Manche, modernisation du quartier de la gare avec Lille Europe, le projet non achevé d'Euralille, et ce qui nous intéresse plus particulièrement : la rénovation du Vieux-Lille. L'idée émerge dans les années 60 où l'on prend conscience de la richesse architecturale du lieu.

Le quartier a un lourd passé ouvrier et industriel, ce que notait à mots couverts Mac Orlan. Dans des logements insalubres et délabrés, vit une population très modeste, souvent issue de l'immigration. La loi Malraux de 1962 ouvrira la voie de la rénovation du quartier. A partir de 1970, elle s'étalera sur plus de 30 années. Ainsi la rue Pierre Mauroy, rue primitive qui reliait le cœur historique, la

Grand-Place, aux portes sud de la ville, n'a achevé que récemment sa mue.

La transformation de la cité trouvera sa consécration dans un titre prestigieux accordé par la commission européenne en 2024 : Capitale européenne de la culture.

### Quand Lille était une île

Notre visite commencera au Palais Rihour qui abrite dans l'ancienne salle des gardes l'office du tourisme. Ce prestigieux palais construit au XV<sup>ème</sup> siècle par Philippe le Bon, duc de Bourgogne qui voulait faire de Lille la capitale des Flandres n'a plus la splendeur d'antan. Il n'en reste à l'intérieur qu'une petite partie : l'escalier d'honneur, la salle des gardes et l'ancienne chapelle ou salle du conclave. L'édifice est cependant un rare vestige lillois de l'architecture du gothique flamboyant.



La porte d'entrée du palais Rihour



Le palais Rihour et le monument aux morts

Mais l'histoire de Lille va commencer bien avant que les Burgondes deviennent les maîtres de la Flandre française et belge. C'est plus au nord, au cœur du Vieux-Lille et de ses rues piétonnes, que la ville a vu le jour. Nous sommes au XI<sup>ème</sup> siècle. Un texte de 1066 atteste d'un « castrum » fortifié implanté dans un site marécageux protégé par les bras de la basse Deûle (1). D'où le nom originel de la ville : Isla, l'Isle. Un quartier de la ville qui abritera longtemps un port de marchandises où l'on frappera monnaie : l'Illensa. Les ports médiévaux laisseront la place au XIX<sup>ème</sup> à Port Vauban près de la Citadelle, puis en 2019 à un port fluvial moderne, le 3<sup>ème</sup> de France, transféré à la périphérie de Lille.

Le castrum se situait dans le secteur de la rue de la Monnaie, de la Place du Concert et de la Place aux Oignons que nous découvrirons un peu plus tard. Non loin de là, une motte castrale, lieux des premières résidences des comtes de Flandre. Difficile d'imaginer, lorsque nous visiterons la cathédrale moderne de Notre Dame de la Treille que ses fondations se trouvent sur le lieu même de la motte médiévale arasée au XIX<sup>ème</sup> siècle.

### Cœur battant de la ville : la Grand-Place

Nous quittons le palais Rihour pour la Grand-Place toute proche (son nom actuel est Place du Général-de Gaulle, le nom de Grand-Place étant le plus utilisé). Typique des ensembles urbains des villes des anciens Pays-Bas, elle était appelée à l'origine Place du Marché. C'est dire le rôle prépondérant de vie et de commerce qu'elle a joué. Et joue

toujours : elle est le lieu de rassemblement de tous les Lillois dans les grandes occasions comme les petites. En son centre, la "Colonne de la Déesse" commémore la victoire de la ville assiégée en 1792 par les Autrichiens. La Déesse combative est complétée par trois grâces couronnant le bel édifice néo flamand de La voix du Nord, le grand quotidien du Nord issu de la résistance.

C'est sur cette emblématique Grand-Place, mais aussi sur la place du Théâtre, que nous pourrons le mieux observer la diversité des styles architecturaux et leur évolution. L'histoire de Lille a été mouvementée. La cité a connu plusieurs maîtres : les comtes flamands quand Lille était encore française, l'état bourguignon, le Saint-Empire germanique avec Charles Quint, les Pays-Bas espagnols, avant d'être rattachée à la couronne de France, après la victoire de Louis XIV dans la guerre d'Espagne.

Chacune de ces occupations a laissé des traces. Notre guide nous apprendra à les lire dans les façades de brique et de pierre de quelques belles demeures. Désormais débarrassées d'une crasse pluriséculaire, elles laissent apparaître leurs riches décorations magnifiées par un savant badigeonnage de chaux colorée. La Ville a en effet défini une charte des couleurs allant du rouge à l'ocre. Et les couleurs des corniches, décors et ornements ne sont pas choisies à la légère. Elles sont en harmonie avec le style et l'époque de la maison. Le vert et le bleu des volets et menuiseries fréquemment employés donnent une touche plus vive réveillant l'ensemble.

### A la croisée des cultures française et flamande



Riches décorations d'une façade

La Grand-Place est bordée par plusieurs superbes monuments dont 8 sont inscrits ou classés au titre des monuments historiques. On notera notamment la "Vieille Bourse" constituée autrefois de maisons construites en bois sur le site de l'ancienne halle aux draps. En 1652, pendant l'occupation espagnole, on édifiera à sa place une nouvelle bourse (toujours appelée la "vieille bourse"), séparant la

Grand-Place de la place de l'Opéra. D'un style baroque flamand, elle est composée de 24 maisons identiques, élevées par 24 marchands et réunies autour d'une sublime cour intérieure.

Proche de l'immeuble de la Voix du Nord, le Théâtre du Nord est installé dans un ancien corps de garde, dit la Grande Garde.

Construit en 1717 après l'annexion de Lille par la France, son architecture



La cour intérieure de la vieille bourse

(1) La Deûle coulera à l'air libre dans ce secteur jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle.

est typique de l'architecture française de l'époque. On aperçoit l'emblème du roi soleil sur le pignon. Du côté de la



*Le beffroi de la chambre de commerce*

place du Théâtre, s'impose le symbole de la puissance des cités marchandes : un beffroi de 75 m de haut, prénommé "Nouvelle bourse", édifié entre 1910 et 1921.

L'ensemble est l'œuvre de l'architecte régionaliste Louis-Marie Cordonnier qui utilise ici la brique, la pierre et le grès dans un style néo flamand. Du même architecte, mais très différent, l'opéra est lui d'un goût Louis XVI très orné, dans l'esprit des réalisations de Charles Garnier à Paris. Sa façade en pierre calcaire

lumineuse correspond bien aux canons en vogue à la belle époque.

Un peu plus loin, à l'entrée de la rue Faidherbe percée en 1870, l'influence haussmannienne se fait sentir dans quelques immeubles dont l'hôtel Carlton.

C'est dire la multitude d'influences qui coexistent dans la ville. Elles constituent sans nul doute sa mémoire mais définissent aussi son identité.

### Dans les rues piétonnes du Vieux-Lille

Nous allons remonter le temps en nous dirigeant au nord vers le quartier médiéval où naquit la ville au milieu des marécages. Nous nous lançons dans un labyrinthe de rues et de ruelles aux noms qui fleurent bon le Moyen-Âge : rue des Chats-Bossus, du Pont neuf, des Pénitents, de la Rapine, des Bonnes-Rappes (nom patois des navets), rue Princesse, rue Royale ... De jolies rues animées où il fait bon flâner au milieu des boutiques de créateurs et des galeries d'art. Nous découvrons aussi les pavés du nord qui ont été préservés mais restaurés pour le confort des piétons !

La rue Grande-chaussée nous mène à une des adresses commerçantes les plus mythiques de Lille : L'Huîtrière. Ce



*L'Huîtrière*

restaurant renommé, spécialisé dans le poisson, est malheureusement fermé depuis 2016, mais on peut toujours admirer sa façade Art déco ornée de mosaïques déclinant le thème de la mer, les mêmes mosaïques se trouvant à l'intérieur. L'enseigne Louis Vuitton qui s'est installée dans un des bâtiments a pris la relève, s'engageant à faire vivre le lieu. Tant mieux !

Autre étape de notre itinéraire, la Place Louise de Bettignies, où transitaient autrefois les marchandises débarquées des péniches. Cette très jolie place présente une grande diversité de façades toutes très colorées. Une des plus remarquables est la maison jaune de Gilles de la Boe. Datée de 1636, elle

est ornée d'un foisonnement de fruits, de cartouches et cornes d'abondance, symbolisant la richesse du propriétaire, sans doute un riche négociant.

Un peu plus loin, dans la rue de la Monnaie, nous découvrons une des résidences des comtes des Flandres, en l'occurrence celle d'une comtesse, Jeanne de Constantinople. En 1237, elle décide de mettre une partie de



*L'Hospice Comtesse*

son palais à la disposition des malades et des pèlerins. Les bâtiments actuels datent du XVème pour la salle des malades et du XVIIIème. C'est désormais dans cet hôpital médiéval transformé en musée qu'on peut découvrir des tableaux, tapisseries, bois sculptés, meubles et faïences de la région, ainsi que des expositions.

### De la rue au Péterinck à la Place aux Oignons

Un passage par la pittoresque rue au Péterinck (mot patois lié au pétrissage de la farine).



*La rue des Vieux Murs*

Ses maisons des XVIIème et XVIIIème siècles à l'architecture française sobre ont été rénovées et reconstruites à l'identique. L'étroite ruelle mène à la coquette Place aux Oignons (2) où fleurissent les terrasses en plein air est elle aussi pleine de charme. Un quartier très artiste, nous dit notre guide.

Peut-on imaginer que ce lieu, entre 1965 et 1970, était le quartier le plus pauvre de Lille ? Quelques photos montrent des ruines noires, "des masures qui se désagrègent", "un quartier de malheur" (Gérard d'Orgeville) et des conditions sanitaires déplorables. La Place aux Oignons comme la rue

de la Monnaie ont failli être rasées. On les a sauvegardées et restaurées, mais les habitants ont dû quitter le quartier, au profit de propriétaires fortunés. Tel est bien le problème du renversement du



*La place aux oignons*

marché immobilier produit par ces rénovations urbaines, telles que les connaissent des cités minières comme Lens, Liévin et Hénin, ou encore la commune de Roubaix : celui du relogement et du déracinement parfois des habitants.

(2) L'origine du nom : à son emplacement on avait érigé au M.A un donjon dit "dominium" évoluant au fil du temps à "oignons"

## Une cathédrale moderne

Par la petite rue Cour-à-l'eau, nous rejoignons la cathédrale Notre-Dame de la Treille toute proche. Pour celui qui vient de quitter l'enchevêtrement des ruelles moyenâgeuses, le choc visuel n'en est que plus fort. Sur la place, la cathédrale surprend par sa taille, par la puissance de sa façade, par son



La façade de la cathédrale de la Treille



Le portail nord de la cathédrale de la Treille

modernisme épuré. A première vue, bien peu de néogothique. Or, la cathédrale de Lille comme ses grandes sœurs médiévales aura mis 150 années pour trouver son achèvement. De 1854, date de la première pierre, à 1999, fin de la construction, le projet fou de bâtir une église gothique du XIII<sup>ème</sup> siècle a eu largement le temps d'évoluer : d'une simple chapelle à une basilique, et pour finir telle qu'elle est, une grandiose cathédrale.

Aussi son architecture est-elle le fruit de son histoire. La façade de bois et de pierre des débuts est désormais revêtue d'une "peau de pierre" fixée sur des armatures métalliques par les Ets Effage métal. Dès 1920, on utilisera l'acier et le béton. Les très belles croisées d'ogives sont en ciment mais tapissées de marbre. Quant au portail nord avec ses sculptures taillées dans la pierre, il ne déparerait pas une église gothique du Moyen-Âge.

L'intérieur de l'édifice séduira les hommes et les femmes de tous les temps par sa lumière si particulière issue des panneaux de marbre. A un autre moment du jour, celui du couchant, quand le soleil vient se refléter dans la rosace représentant la résurrection du Christ et réveiller ses couleurs, alors le spectacle est très beau à l'intérieur comme à l'extérieur.



La rosace vue de l'intérieur de la cathédrale

"Exprimer l'architecture gothique dans un langage contemporain", tel était le défi des autorités religieuses. Il semble qu'il a été relevé, avec succès.

Pour finir, trois heures pour visiter le centre historique de Lille, c'est bien court. Il nous faudra quelques escapades nocturnes pour peaufiner nos connaissances. Certains(es) privilégieront la gastronomie avec la dégustation des célèbres gaufres à la cassonade de chez Meert ou encore les sublimes merveilleux de chez Fred (après un copieux



La pâtisserie Meert : l'extérieur

L'intérieur

potjevleesch le midi -traduction : petit pot de viande-). D'autres se consacreront, avec modération, à la dive bouteille, dissertant en terrasse sur les mérites comparés de la Wilde Leeuw, de l'Anasteke ou encore des Trois Monts. D'autres encore, davantage fascinés par les records, partiront à la conquête du plus haut beffroi du nord, celui de l'hôtel de ville (104m). Enfin les amateurs d'Histoire n'hésiteront pas à parcourir des kilomètres de pavés pour atteindre le graal : la maison de naissance du général de Gaulle.

D'autres escapades plus secrètes sans doute, mais nous n'en saurons rien...



La maison natale du général de Gaulle

# La Villa Cavrois, « une œuvre totale »

Au matin du deuxième jour de notre séjour dans les Hauts-de-France, nous partons à Croix, dans la périphérie de Roubaix.



Arrivée à la Villa

La Villa Cavrois, véritable château moderne que l'on peut visiter depuis 2015 après de lourds travaux de restauration, est située dans un parc, au sein d'un environnement résidentiel où s'installaient les riches industriels du textile, fuyant la pollution de leurs usines.

Commandée en 1920 par Paul Cavrois, fils de Jean Baptiste Cavrois, qui avait créé à Roubaix des usines de filature, tissage, teinture du coton et de la laine, cette villa immense, de 1840 mètres carrés, impressionne dès l'abord par son allure futuriste allée à une architecture équilibrée. Elle contraste fortement avec les maisons traditionnelles. Sa silhouette de grand paquebot de couleur ocre déconcerte à l'époque. On ne l'apprécie guère.

Son parement de briquettes ocre, comme les carreaux de la terrasse rappelant le Nord, s'attache à souligner l'horizontalité du bâtiment avec de larges joints contrastant avec les verticaux bien plus fins, et ocre de surcroît.



La villa vue côté parc

Le frère de Paul, Jean, marié à Lucie Vanoutryve, et père de trois enfants, meurt à la guerre en 1915. Paul décide de s'occuper de sa famille et épouse Lucie en 1919. Quatre enfants vont naître de cette union et c'est donc une famille de neuf dont il a la charge et qu'il doit loger.

A l'exposition universelle de 1925 à Paris, il rencontre l'architecte Robert Mallet-Stevens. « Le courant passe » et Robert Mallet-Stevens, ayant terminé la Villa Noailles à Hyères, accepte ce projet gigantesque pour lequel il n'aura

que des contraintes économiques. Inspiré par le palais Stoclet à Bruxelles (1) et l'Hôtel de Ville d'Hilversum aux Pays-Bas (2), et après avoir réalisé des décors de films, il est sensibilisé aux matériaux nobles, aux grands volumes et à la lumière. Cela va lui servir pour le projet Cavrois.

Les travaux se dérouleront de 1929 à 1932 suivant une conception définie en 1932 dans *L'Architecture d'aujourd'hui* : « Le vrai luxe, c'est vivre dans un cadre lumineux et gai, largement aéré, bien chauffé, avec le moins de gestes inutiles, le minimum de serveurs ». Robert Mallet-Stevens va pouvoir mettre ces idées en application, avec la bénédiction de son illustre client, dans la réalisation du majestueux pavillon qui sera inauguré en 1932, lors du mariage de Geneviève, née de l'union de son frère Jean avec Lucie Vanoutryve.

Cependant, cette maison ne sera habitée que de 1932 à 1940 car elle a été réquisitionnée par l'armée allemande du 28 mai 1940 au 2 septembre 1944, transformée en caserne logeant jusqu'à 200 militaires. Les Cavrois partent alors à Louviers dans le département de l'Eure.

A leur retour, c'est une habitation complètement délabrée qu'ils découvrent. Puisqu'il faut envisager des travaux, notre industriel judicieux décide de la transformer, en rajoutant deux chambres pour ses fils Paul et Francis, tous les deux directeurs d'une de ses usines. Les travaux durent jusqu'en 1959.

Mais Paul, le père, décède en 1965, Lucie continue de l'habiter bien que ses fils souhaitent s'en séparer car l'industrie textile périclite et la restauration de la maison ainsi que son entretien exigent de gros frais. Après le décès de leur mère, tout est vendu, meubles compris, à un voisin cupide qui ne s'y intéresse que pour la démolir et construire en lieu et place six immeubles de rapport.



Etat de la villa avant la restauration

Nous sommes en 1987. Sous la pression d'amateurs qui se mobilisent et fondent une association, le ministère de la Culture sauve la Villa au titre des Monuments Historiques. En 2001, L'Etat rachète ce « château moderne » et son parc délabrés pour 150 000 euros. 200 ouvriers sont embauchés, le bassin est supprimé. Douze ans de travaux seront nécessaires, mais quel travail pour retrouver les documents d'époque ! Toutes les terrasses seront reconstruites, l'étanchéité assurée, des joints de dilatation rajoutés. Il a fallu aussi moderniser l'éclairage avec les ampoules led.

(1) Le palais Stoclet est un bâtiment de style Art Nouveau à tendance géométrique, représentatif du concept d'œuvre d'art totale, conçu par l'architecte autrichien Joseph Holmann, et construit de 1905 à 1911, pour devenir l'hôtel particulier du financier belge Adolphe Stoclet.

(2) L'Hôtel de Ville d'Hilversum a été conçu d'après des plans de 1924 d'inspiration cubiste par l'architecte néerlandais Willem Marinus Dudok ; sa construction s'est achevée en 1931.

Des tubes fluorescents ont remplacé les lampes à incandescence ; à l'huile de palme de la peinture a été substituée l'huile de lin, les couleurs ont été reprises et les parquets restaurés par la même entreprise belge, Jadoul, qui les avait posés en 1932.

Après de tels travaux délicats, on est fasciné par ce grand vaisseau lumineux qui se détache nettement dans le parc dont les arbres sont tenus à distance. A l'intérieur, « l'électricité, judicieusement employée, se plie à presque toutes les exigences de l'architecte. Les fils dissimulés dans les murs et les parquets, amènent la lumière où l'on veut... » écrivait Robert Mallet-Stevens.

Sur ce principe fondamental est organisé l'ensemble de la maison. Une immense verrière en arrondi dessert tous les niveaux d'où l'on peut admirer à loisir le bassin avec ses jardinières fleuries, la roseraie et le parc.



*La verrière du salon*

Au premier étage, dix fenêtres éclairent la salle de bains. La mezzanine en verre, au deuxième étage, est une salle de jeux. Les contre-marches sont en acier ondulé, les marches en marbre de Carrare, comme des touches de piano improbables.

Partout l'éclairage indirect nimbe les pièces d'une douce clarté mais aucun fil n'est visible : les sources sont cachées, on se rapproche au plus près de la lumière naturelle. Et la décoration est des plus minimalistes, ce sont les très nobles matériaux choisis qui participent, par leur essence même, à la décoration.

Tout ce que découvre l'œil doit être beau, des planchers en sycomore dans le boudoir du premier étage, et en zingana dans la salle à manger des enfants, un tapis de laine blanche sur une moquette claire, des placages en palmier naturel dans la chambre parentale.

Dans cet esprit, la salle de bains se veut un modèle de sobriété, le pèse-personne est intégré ainsi que la chasse d'eau des toilettes, les tiroirs ont les dimensions des chemises de monsieur. Tout est pensé en termes de fonctionnalité et de sobriété, aucune vis apparente, et à l'extérieur aucune gouttière mais l'eau est



*La salle de bains des parents*

recupérée en s'évacuant de la terrasse légèrement inclinée vers les jardinières.

On imagine facilement le rôle primordial du très grand sous-sol, divisé en plusieurs salles : celles des machines, des coffres et malles, des chaudières, de l'adoucisseur d'eau, des fruits et légumes.



*La terrasse*

Un ascenseur part du sous-sol et dessert tous les niveaux jusqu'à la terrasse pour le confort de tous. On peut y accéder également par un petit escalier hélicoïdal très discret, facilement empruntable par les enfants. Pour les repas, un monte-plat situé dans l'arrière-cuisine permet d'acheminer les mets sans effort sur la terrasse-pergola. Le maître de maison a donc bien pris en compte la pénibilité des tâches des domestiques qui disposent d'un espace clair, doté d'une hotte immense, de meubles blancs faciles à nettoyer car l'hygiène est fondamentale pour l'architecte : « La cuisine est un salon des arts ménagers en miniature » écrivait-il en 1931.



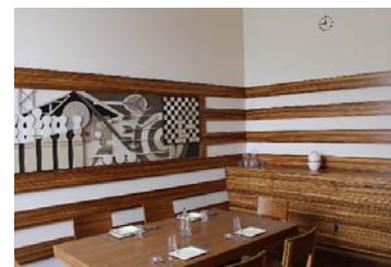
*La cuisine*

Au-delà de la luminosité et d'une magnifique sobriété, l'aspect fonctionnel a été largement recherché. Adultes et enfants ont leurs domaines respectifs : Les parents ont leur propre espace, salle de bains, chambre, boudoir pour madame avec de petits fauteuils en bois recouverts de velours vert et une moquette d'un bleu doux ; bureau et âtre complété par un porte-bûches intégré dans un trou noir



*La chambre des parents*

dans un mur noir, fumoir rappelant un bateau, murs et plafond en acajou de Cuba pour monsieur. Les enfants possèdent leur salle de bain et une salle de jeux où des armoires facilitent le rangement.



*La salle à manger des enfants*

Mariette, la gouvernante, les gérât du matin au soir et tous les adultes pouvaient communiquer avec eux grâce à des haut-parleurs. En outre, près de la salle de jeu, sont aménagées deux petites salles d'étude. Leur salle à manger

décorée d'une « fresque » représentant des jouets d'enfants tels que quilles, boules et maillets de croquet, fléchettes, est magnifique.

En 1950, les époux Cavrois font ajouter deux chambres de jeune homme dont une pour le fils aîné, la chambre jaune. Celui-ci dispose d'une table à double plateau en chêne cerné noir et métal nickelé, de meubles recouverts d'un tissu aux motifs géométriques et de grandes étagères. Pour Michel, la chambre d'angle, qui se différencie par un hommage aux pratiques plastiques du groupe néerlandais De Stijl, offre une symphonie de couleurs franches et dispose d'une salle de bain privative, d'un éclairage indirect dans



*La chambre de Michel*

une coupole décaissée blanche. C'est la plus moderne de toutes les pièces de la villa.

En termes de modernité, les pendules électriques « remplacent le crucifix » dans chaque salle. Elles sont une trentaine à rythmer le temps, commandées par l'horloge mère qui envoie ses pulsations aux autres ; personne dans la maison ne peut prétexter un retard qui viendrait d'elles.



*Le coin salon*

La Villa Cavrois se présente donc comme un bâtiment en avance sur son temps, lumineuse, esthétique jusque dans les moindres détails, équilibrée dans la répartition de l'espace et confortable à vivre pour tous.

## La Piscine à Roubaix Histoire insolite d'une reconversion réussie

En fin de matinée, nous quittons à regret les lieux enchanteurs de la Villa Cavrois.

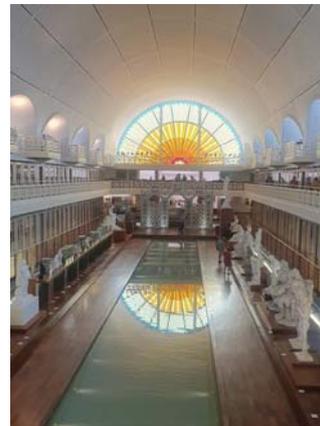
Nous restons dans l'architecture de l'entre-deux-guerres mais, cette fois, à Roubaix même. La ville, riche d'un patrimoine industriel (anciennes usines, ateliers ou entrepôts) nous réserve une surprise : La Piscine de Roubaix ou musée d'art et d'industrie André-Diligent. Contemporaine de la Villa Cavrois, elle ouvre ses portes, elle aussi, en 1932.

### Replaçons-nous dans le contexte.

Roubaix, capitale du textile, s'est développée au cours du siècle de la révolution industrielle. Alors que sur la ville règnent quelques grandes familles, des milliers de travailleurs affluent de l'Europe entière, logeant dans l'habitat insalubre des courées, dépourvues d'eau courante. Elu maire en 1912, Jean Lebas entreprend une politique d'amélioration du cadre de vie. Certes des bains existaient déjà, mais ils ne pouvaient satisfaire les besoins d'hygiène d'une cité de 125.000 habitants. C'est pour répondre à ce problème crucial et adoucir le quotidien de la population ouvrière que l'édile relance en 1919, l'idée d'une vraie piscine à eau chaude.

Le 16 juin 1922, le conseil municipal approuve le projet et autorise l'achat des terrains nécessaires à sa réalisation. Jean Lebas confie sa conception à l'architecte lillois Albert Baert. Les travaux démarrent en 1927. Le bâtiment que découvriront les Roubaisiens en 1932 affiche sa magnificence. La théâtralisation Art déco de l'équipement suscite l'admiration. Le plan de la piscine s'inspire du modèle des abbayes cisterciennes : quatre ailes se déploient autour d'un jardin évoquant un cloître. Dans la nef de l'aile Est, s'étend le bassin olympique, en céramique

bleue, surmonté d'une double voûte en béton armé. Une mosaïque en forme de vague entoure le bassin. On retrouve des vagues dans plusieurs endroits comme des



*Bassin sous le vitrail en éventail*

motifs maçonniques d'inspiration égyptienne. Symbolisant le lever et le coucher du soleil, de spectaculaires vitraux en forme d'éventail dominent les extrémités, transformant la piscine en cathédrale de lumière.

Sur deux étages, se succèdent des salles de bains individuelles, en petites cellules. Comble du luxe, le complexe offre des salons de manucure, de

pédicure et de coiffure, des bains de vapeur, un solarium et un restaurant.

Mais la piscine de Roubaix est plus qu'un établissement de bains. Dans cette ville marquée par les inégalités, elle devient un étonnant lieu de brassage social. Les enfants du patronat et la population des courées s'y côtoient sans distinction. Et durant cinquante-trois ans, les générations vont s'y succéder jusqu'à la fermeture brutale, le 8 novembre 1985, pour raisons de sécurité. La voûte, rongée par le chlore, menace en effet de. Dans cette ville marquée par les inégalités, elle devient un étonnant lieu de brassage social. Les enfants du patronat et la population des courées s'y s'effondrer. L'édifice semble promis à la démolition mais les habitants y sont trop attachés. Plusieurs affectations sont proposées avant que, en 1989,

ne soit décidée la reconversion de la piscine en musée, amorçant une nouvelle étape de son histoire.

### Réalisation du projet

En 1993, un concours européen d'architecture est lancé. Le jury choisit la proposition de Jean-Paul Philippon, auteur de la métamorphose de la gare d'Orsay. Le chantier démarre en 1998. En même temps, il est aussi nécessaire



*La Petite châtelaine, Camille Claudel*

de reconstituer les collections du musée industriel de Roubaix et celles du musée municipal consacré au peintre d'origine roubaisienne Jean-Joseph Weerts, car les œuvres, riches et éclectiques, ont été dispersées à la veille de la Seconde Guerre Mondiale pour parer à d'éventuels bombardements.

Des acquisitions sont faites. Notamment, celle

du buste en marbre de *La Petite Châtelaine aux cheveux tout à jour* de Camille Claudel en 1995, dont l'achat, rendu possible grâce à une souscription publique, mobilisant la générosité des Roubaisiens, apporte une notoriété inespérée au musée, dont elle deviendra l'icône.

En octobre 2001, lors de son inauguration, La Piscine suscite d'emblée l'adhésion. L'âme du lieu a été préservée. Moins de vingt ans après son ouverture, le musée se retrouve à l'étroit. L'afflux des visiteurs et l'essor des collections nécessitent d'élargir les murs. En 2018, La Piscine rouvre, avec un parcours enrichi, le déploiement de nouvelles sections.

### Bienvenue dans le superbe musée de la Piscine de Roubaix

Nous voici à présent dans le superbe musée de la Piscine de Roubaix. La conservation des principaux éléments d'infrastructure et de la signalétique ajoute au pittoresque et au charme particulier du lieu.

Nous commençons par une halte gourmande dans le restaurant-salon-de-thé Meert du musée, installé dans le décor d'origine de l'ancienne buvette Art déco. La mythique maison lilloise, dont on s'arrache les emblématiques gaufres fourrées d'un mélange de sucre et de vanille depuis 1761, nous propose une formule express qui nous permettra de profiter des premières heures de l'après-midi pour visiter le musée.

Enfin, nous pénétrons dans l'espace lumineux et théâtral de l'ancien bassin de natation dont il subsiste désormais une lame d'eau, en hommage à la fonction première du bâtiment, où se reflètent les deux magnifiques vitraux qui font face, représentant le soleil levant et le soleil couchant, plongeant le bassin dans une douce lumière orangée.

La réhabilitation de la piscine en musée a été conçue de manière à conserver le plus possible l'empreinte du lieu de baignade : faïences, marbre, moulures, mosaïques



*La tête de lion*

représentant des vagues. La fontaine déversant l'eau dans le bassin est une copie de la tête de Neptune des thermes de Pompéi (« la tête de lion » comme l'appelaient les usagers). La lumière folâtre sur les gradins en bois, formant un promenoir au bord de l'eau, sur lequel nous déambulons parmi les statues monumentales et décoratives, témoignages de

l'Ecole française de sculptures du XXe siècle : sirènes, baigneuses, danseuses, athlètes... Une collection qui rassemble de nombreuses œuvres, notamment quatre figures d'Alfred Boucher (*l'Espérance, la Foi, la Tendresse et la Charité*).

Nous observerons d'ailleurs, au fil de notre visite, que la sculpture est à l'honneur dans tout le musée, un élément fort du parcours qui nous est offert. Oeuvre spectaculaire et pièce maîtresse, le portique aux allures de moucharabieh imaginé par Alexandre Sandier, en grès émaillé polychrome de Sèvres (1913), est judicieusement placé dans la perspective du bassin.



*Le portique aux allures de Moucharabieh*

La déambulation est le propre des musées. Ici, elle devient envoûtante car nous traversons les mêmes



*Baigneurs en maillot de bain*

endroits qu'empruntaient les baigneurs autrefois : cabines, douches, coursives, désormais transformées en vitrines et cabinets de consultation. Nous nous imaginons en maillot de bain, sentiment induit par l'immense photographie en noir et blanc des baigneurs d'avant-guerre à l'entrée des salles d'exposition, ainsi que par la sonorisation mêlant plongeons et cris d'enfants qui se déclenche toutes les quinze minutes.

Si les anciennes cabines de douche de la rive droite du bassin sont réservées aux arts graphiques, celles de la rive gauche présentent les arts appliqués :



Céramiques de Picasso

: céramiques de Sèvres, de Picasso, Dufy, Jourdain, Pignon..., vitraux de Grüber, verreries de Gallé, mobiliers signés Noll, Mallet-Stevens, Fry ou encore Bugatti...

Les Beaux-Arts se déploient dans les anciennes ailes de

baïnoires. Les collections organisées en un parcours chronologique et thématique, qui racontent le goût des collectionneurs Roubaisiens du XIXe et de la moitié du XXe siècle, se sont enrichies d'importants dépôts du Musée d'Orsay, du Musée National d'Art Moderne, du Fonds national d'art contemporain et du Musée Rodin.

Notre cheminement commence par l'élégance linéaire autour de l'école d'Ingres (nous découvrons notamment sa superbe *Angélique*- 1819, puis vient le décor académique avec les modèles de Luc-Olivier Merson destinés à la Manufacture de Sèvres. La salle suivante est celle du réalisme des salons autour de la peinture de Louis-Charles Spriest. Dans cette même salle, le *buste de Dalou* exécuté par Rodin est le contre-point du buste d'Auguste Rodin réalisé par son élève et amante, Camille Claudel. Trois espaces monographiques ponctuent ce parcours : Pierre-Victor Galland (1822-1892) compose de fastueux décors, Jean-Joseph Weerts (1846-1927), portraitiste mondain traite la Révolution française avec emphase et Rémy Cogghe (1854-1935), avec un réalisme troublant et truculent, nous transporte dans le monde ouvrier roubaisien.

Dans la veine académique, l'espace suivant traite du corps découvert. Le genre est élaboré au tournant du siècle, en plein air, sur les plages, les vélodromes ou dans les parcs. Les sujets exotiques ont aussi connu un grand succès, la salle orientaliste en témoigne avec les visions « péplum » ou coloniales d'un Orient fantasmé par Gérôme, Weeks ou Marthe Flandrin.



Le combat de coqs en Flandre, Remy Cogghe 1889

A travers les salles intitulées « L'anecdote » et « L'esprit fin de siècle », s'exposent le quotidien



Jeux de boules en Flandre, Remy Cogghe

naturaliste des peintres Loir, Darien, Brouillet et le

symbolisme allégorique de Stewart, Agache, Fantin-Latour ou Pierre Roche. A l'angle du bâtiment, une salle est consacrée à l'enfance dans laquelle se trouve au centre l'un des chefs-d'œuvre du musée : *La petite Châtelaine* sculptée en 1896 par Camille Claudel ; le *Portrait de petit garçon au chapeau* par Emile Bernard ou *Les enfants au jardin* de Vuillard l'accompagnent.

Vient ensuite, autour de Bonnard, l'expression d'une « modernité à la française » et dans le sillage des impressionnistes, une salle est attribuée au paysage. En accord avec l'architecture Art déco de La Piscine, la salle de « la figure moderne » présente les œuvres des néo-davidiens Pougheon, Aubry, Billotey et Despujol, confrontées aux œuvres de Dufy, Gromaire, André Lhote, Foujita et les artistes femmes Maria Blanchard et Tamara de Lempicka.



La Communiant Tamara de Lempicka, 1929

Notre parcours dans cette section se termine dans l'ancien vestibule des salles de bains. Cette salle des « animaliers du XXe siècle », jumelle de l'espace « animaliers du XIXe siècle » au bout du bassin, nous permet de comparer les beautés animales vertigineuses de Barye et Debrie avec les nobles structures épurées de Lacroix, Jouve et Pompon.

Avant de quitter cet espace, nous allons jeter un œil aux cabines de bains. Au rez-de-chaussée, se trouvent les bains pour hommes, avec des baignoires creusées dans le sol

tandis qu'à l'étage, les femmes bénéficient de baignoires sur pied. C'est spacieux et on imagine à quel point ces bains devaient faire du bien à ceux qui les prenaient.

Plus loin, dans l'aile neuve, une salle est dédiée à l'Histoire de Roubaix. Nous découvrons un important fonds sur l'histoire locale qui retrace la construction d'une ville façonnée par l'industrie textile. Puis l'histoire de la sculpture figurative est racontée grâce à la galerie de sculpture moderne. Nous y rencontrons des œuvres originales de Bourdelle, Maillol, Bartholomé, Meunier, Csaky, Lipchitz, Orloff, Despiou, Marini, Laurens, Giacometti, Rodin, Picasso.

La compréhension des étapes et des techniques de la sculpture est facilitée dans une salle de médiation dotée d'outils numériques et attenante à la restitution exacte de l'atelier d'Henri Bouchard (1875-1960).



Buste de femme ou Diane Bataille, A. Giacometti, 1947



*Les trois sœurs, Ossip Zadkine, 1926*

Également, page importante de l'histoire culturelle de la ville, quelques œuvres du « Groupe de Roubaix », artistes du Nord entre 1946 et 1970, sont accrochées. Enfin, nous nous laissons séduire par la création contemporaine, une collection riche d'œuvres d'artistes français et internationaux.

Mais le temps de notre visite s'écoule et notre approche

sera malheureusement succincte pour les arts appliqués qui se déploient à l'étage, dans les cabines de douche et les vestiaires. Cette section ne nous sera pas dévoilée mais notre guide accompagnatrice se fait un plaisir de nous rappeler que, centre névralgique de l'activité industrielle de Roubaix, le textile occupe légitimement une large place dans les collections présentées. Constituées en premier lieu de livres échantillons qui témoignent de la créativité des industries françaises entre 1860 et 1940, elles n'ont cessé de s'enrichir en s'ouvrant à toutes les époques (tissus coptes, soieries Renaissance, velours génois...) et à de nombreux foyers de création. Si les manufactures du Nord sont particulièrement à l'honneur, celles de Rouen et de Lyon (la maison Bianchini-Férier) sont également représentées, sans oublier un remarquable ensemble viennois de la Wiener Werkstätte.

En parallèle, la collection de mode reflète l'époque charnière où Roubaix, cité industrielle des filatures et des tissages, est

entrée dans l'ère de la distribution textile, des enseignes de prêt-à-porter et de la vente par correspondance (La Redoute, les Trois Suisses). Côté haute couture, La Piscine a bénéficié de dons et de legs qui ont permis de réunir quelque trois mille modèles, accompagnés d'accessoires, présentés, nous dit la guide, par roulement, signés des plus grands créateurs modernes et contemporains (Agatha Ruiz de la Prada, Jean-Charles de Castelbajac, Raoul Dufy, Christian Lacroix, Yves Saint-Laurent...).

Nous nous retrouvons dans le jardin intérieur, aujourd'hui transformé en jardin botanique textile. Les plantes tinctoriales établissent un lien avec les collections textiles du musée.



*La Terre et l'Eau, H. Laurens, 1937*

Il est temps de partir. Nous quittons ce lieu qui est en lui-même un chef-d'œuvre, un espace unique qui a su conserver toute son âme grâce à une réhabilitation très réussie, orchestrée par Jean-Paul Philippon. Un pari audacieux, un exemple de métamorphose inspirant... Nous avons été séduits...

---

## Au cœur de l'ancien bassin minier du Nord-Pas-de-Calais Le Louvre-Lens



*Le Louvre Lens - Extérieur*

Au troisième jour de notre voyage dans les Hauts-de-France, direction Lens, haut lieu du patrimoine industriel, avant la désindustrialisation massive. A l'approche de la ville, un terroir à l'horizon, puis le long de la route une enfilade de maisons mitoyennes, étroites et basses, murs en

briques, les corons, qui jouxtaient par le passé un carreau de mine.

### Un musée ouvert sur la nature

Excentré entre ciel et végétation, à l'extrémité d'une allée en dalles de béton, un long quadrilatère en aluminium dans un jeu de reflets avec la lumière : le musée Louvre-Lens. Posé sur un terroir plat, à l'emplacement de la fosse 9 en friches depuis la fermeture de la mine en 1960, ce bâtiment de plain-pied n'excédant pas six mètres de haut, aux formes épurées, a été conçu par un cabinet d'architectes japonais, l'agence Sanaa de Tokyo, et inauguré le 4 décembre 2012.

Nous entrons dans le hall d'accueil aux parois vitrées, pris dans un jeu de perspectives tout en transparence, ouvert sur un environnement végétal.

## Une galerie singulière

Puis conduits dans la galerie principale appelée « Galerie du temps », nous sommes sous le choc face à un espace de 3000 mètres carrés d'un seul tenant, baigné d'une lumière zénithale qui descend des verrières. Choc spatial et esthétique. Vaste volume sur un sol en pente continue, où d'un seul regard, face à plus de 200 chefs d'œuvre du



Entrée dans la Galerie du temps

Louvre, l'on embrasse 5000 ans d'histoire de l'art et de l'humanité.

De l'Iran à l'Amérique du Nord, de la Scandinavie au Yémen, du quatrième millénaire avant notre ère au milieu du dix-neuvième siècle, l'art se met en scène pour ses visiteurs. Nous suivons notre guide à la découverte de pièces emblématiques selon une présentation chronologique.

## Les œuvres

En date du deuxième millénaire avant notre ère, un *fragment du haut-relief du socle de l'obélisque de Louxor*, en granit rose d'Assouan, représentant quatre babouins qui laissent



Fragment du socle de l'obélisque de Louxor, 1279-1213 av JC

apparaître leur sexe et sont dressés sur leurs pattes pour accueillir le soleil levant, en signe de joie et de vénération devant leur dieu. Cette pièce de l'obélisque élevée par le pharaon Ramsès II vers -1279-1213, offerte à la France en 1830 par Méhémet Ali vice-roi d'Égypte, nécessita un voyage en bateau de six années pour parvenir à Paris. En 2014, elle quittera le palais du Louvre pour la première fois depuis 1836!

Nous poursuivons avec une œuvre de l'empire perse à son apogée vers 510 avant J.C, un *fragment de décor de la salle du trône du palais du roi Darius 1<sup>er</sup>* (-522-486) à Suse, alors capitale de l'empire, ancienne cité de l'Iran actuel. Découvert lors de fouilles à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, ce décor est réalisé en briques siliceuses moulées et recouvertes de glaçure, la pierre étant rare dans cette région. Deux sphinx à tête de roi et à corps de fauve sont coiffés de tiaras à trois rangs de cornes, allusion au taureau animal sacré, symbole de force physique, de fertilité et de puissance sexuelle. Deux grandes ailes, protectrices du pouvoir royal, évoquent leurs dieux, le dieu solaire créateur du monde et le dieu Horus, dieu du ciel

considéré comme le dieu de la royauté. La scène est surmontée de deux cobras qui assurent la protection contre les ennemis. Un art raffiné, mêlé d'emprunts à l'Égypte et à l'Assyrie. Nous quittons la Mésopotamie pour l'empire plus vaste d'Alexandre le Grand. Nous voilà devant une belle copie romaine en



Fragment de décor du palais du roi Darius 1<sup>er</sup> Perse, vers 510 av JC

marbre blanc inspirée d'un original hellénistique en bronze du deuxième siècle avant J.C. (vers-150-140), *Hermaphrodite endormi* d'après Polyclès, sculpteur grec. Cette copie réalisée grandeur nature vers 130-150 après J.C. représente le personnage de la mythologie grecque Hermaphrodite (cf. « *Les Caractères* » de Théophraste et « *Les Métamorphoses* » d'Ovide), fils d'Hermès et d'Aphrodite devenu un être



Hermaphrodite endormi, d'après Polyclès, vers 130-150 après JC

double après son union avec la nymphe Salmacis. Endormi sur le ventre, la tête sur le côté et le pied gauche légèrement soulevé, femme d'un côté, homme de l'autre, ce personnage androgyne mêlant courbes féminines et sexe masculin est d'une troublante étrangeté, accentuée par le jeu d'étoffe sur lequel il est posé.

Nous arrivons au moyen-âge. Vers 1400, un *griffon ailé* destiné au lavage des mains, dans un but profane ou liturgique, provient de Nuremberg en Allemagne. Cet être hybride, mélange d'aigle, de lion et de cheval, en bronze réalisé par la technique de fonte à la cire perdue, est caractéristique de l'empreinte de la mythologie antique dans les pays du nord de l'Europe. Successivement, représentation du chaos, puis du Christ, à double nature humaine et divine.



Minerve en armes, vers 1490, Fra Bartolomeo

Peinture sur bois à l'huile de lin, *La déesse romaine Minerve en armes*, portant casque guerrier, cuirasse et bouclier avec la tête de la Gorgone Méduse, est une œuvre de la renaissance italienne, vers 1490

par Baccio della Porta, dit Fra Bartolomeo (Florence 1473-1517). Placée dans une niche, dans une posture antique, délicatement hanchée, elle présente un alignement vertical



Plateau de table Florence, 1668

tout en équilibre et en harmonie. L'utilisation du glacis sur les couleurs vives des vêtements produit un effet de transparence et renforce la profondeur de l'image. Un art rationnel, au rendu presque irréel tant il est parfait.

Autre merveille, un Plateau de table à décor floral, Florence 1668. Une mosaïque sur marbre noir de gravures naturalistes en pierres dures de couleurs, comme le lapislazuli d'Afghanistan, réalisée pour la table des

Médicis, dans l'Atelier de la Manufacture des Gobelins à Paris. Un véritable plaisir des yeux ! La fixation des pierres est réalisée à base de cire d'abeille dont le poli rend la brillance. Avec le renouveau des arts décoratifs aux XVIème et XVIIème siècles, l'art de cour se développe en Europe.

Changement de continent avec un masque D'mba de Guinée, masque d'épaule en bois et fibres végétales représentant l'idéal féminin dans la culture Baga, et porté lors de cérémonies pour assurer la fertilité du groupe et la fécondité de la nature. Son crâne sillonné évoque l'idée du labour. Picasso possédait un de ces masques.



Masque D'Mba Guinée

Retour vers la peinture : un tableau de Raphaël vers 1518



Portrait de Jeanne d'Aragon, vers 1518, Raphaël

sur bois transposé sur toile au XVIIIème siècle, le Portrait de Doña Isabel de Requesens, vice-reine de Naples (1509-1522) dit

Portrait de Jeanne d'Aragon. La pose est élégante, le personnage richement habillé de velours rouge dans un décor d'architecture classique, qui s'ouvre à l'arrière-plan sur un paysage à ciel bleu. Une huile sur toile, œuvre baroque du peintre flamand Pierre Paul Rubens vers 1815, Ixion, roi des Lapithes, trompé par Junon qu'il voulait séduire. D'un côté le roi avec la fausse Junon et de l'autre la vraie Junon



Ixion, roi des Lapithes, trompé par Junon, vers 1815, Rubens

accompagnée de son animal emblématique, le paon. Il faut y voir la tromperie de l'amour sensuel et une allégorie de la vanité. Puis une huile sur toile, néo-classique, de Jacques-Louis David en 1824, Juliette de Villeneuve. Un grand portrait d'apparat en pied, le dernier du peintre, d'une grande finesse et d'une puissante rigueur d'exécution, qui présente la jeune fille accordant sa harpe.

Et pour terminer, un paysage classique de Claude Gellée, dit Le Lorrain de 1648, Paysage avec Pâris et Oenone, dit Le Gué. Dans un paysage crépusculaire avec quelques accents lumineux, la composition inspire la mélancolie liée au serment d'amour du prince troyen Pâris à Oenone, laquelle pressent l'infidélité de son époux.



Le Gué, 1648, Le Lorrain

Après ce parcours quelque peu étourdissant, nous continuons librement notre déambulation dans cette immense galerie à la recherche de repères entre les œuvres.

## Le palais des Beaux-Arts de Lille

La dernière visite de notre séjour dans les Hauts-de-France est consacrée à la découverte du musée des Beaux-Arts de Lille. Là, face à la préfecture sur la place de la République, un palais à l'architecture de prestige présente en façade une alternance de colonnes et de frontons, style Belle Epoque, fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Un grand musée de France ouvert en 1892, le plus grand après Paris en nombre d'œuvres exposées, construit pour faire face au développement considérable des collections que l'ancien musée, ouvert en 1809, puis l'Hôtel de ville, n'étaient plus en mesure de contenir. Depuis, plusieurs restaurations et agrandissements ont eu lieu, notamment après les dégâts subis pendant la première guerre mondiale.

Depuis l'espace d'accueil où un grand lustre projette une lumière multicolore, nous sommes invités à suivre notre guide dans les salles du XIX<sup>ème</sup> siècle, un siècle chargé d'histoire tant aux niveaux industriel, politique, social, littéraire qu'artistique !



*Hêtre dans la forêt de Fontainebleau, vers 1862, C. Dutilleux*

1862, *Hêtre dans la forêt de Fontainebleau* : un sous-bois pénétré d'un rayon de soleil, avec un personnage en train de lire dans une vibration de couleurs en vert et jaune sur une terre aux nuances d'ocre, un vrai spectacle empreint de romantisme. Le peintre, grand ami de Camille Corot et admirateur d'Eugène Delacroix semble avoir posé là des bases impressionnistes.

Un *Paysage, esquisse 1818*, une huile toile sur bois du peintre britannique John Constable (1776-1837) contemporain de Turner, est remarquable pour son ciel particulièrement



*Paysage, esquisse 1818, J. Constable*

vibrant qui traduit le mouvement de l'air. Nous retrouvons ensuite la touche aérienne d'Eugène Boudin (1824-1898) dans un paysage maritime, *Le rivage de Deauville* huile sur toile de 1896,

Nous commençons par l'école de Barbizon et son élan pictural en forêt de Fontainebleau pour peindre « en plein air et d'après nature ». Le musée possède plusieurs œuvres de Constant Dutilleux (1807-1865), nous nous arrêtons devant une huile sur toile, vers

composé aux deux tiers d'un ciel nuageux, et d'effets de relief produits par l'écume des vagues. Les éléments de la nature deviennent véritablement force de l'œuvre.



*Le rivage de Deauville, 1896, E. Boudin*

Puis John-Barthold Jongkind et *Les Patineurs*, huile sur toile (42,5 x 56,3 cm) de 1865. Familier du thème des patineurs, Jongkind offre là une belle interprétation des échanges



*Les patineurs, 1865, J.B. Jongkind*

lumineux entre le large ciel d'hiver et le canal gelé, le long d'une ligne d'horizon très basse, agrémentée d'un moulin. Nous avançons vers une toile de Claude Monet (1840-1926), *Le Parlement de Londres. Ciel d'orage*, un de ses dix-neuf tableaux du parlement de Londres peints entre 1900 et 1905. Celui-ci date de 1904 et a été réalisé après son retour en France. Les ondulations de la Tamise en milieu de journée ne sont que prétexte pour capter la lumière. La dissolution des formes et des contours, née de la fragmentation des touches de couleurs est telle que le bâtiment n'est qu'une silhouette floue, dans une vibration de bleu, de jaune et de nuances de rose violacé à la surface de l'eau, où se reflète le ciel.



*Le parlement de Londres, 1904, C. Monet*

Nous nous penchons plus loin sur une œuvre d'Auguste Rodin (1840-1917), *L'ange déchû*, vers 1895. D'un bloc de marbre blanc prennent vie deux figures intégrées au socle. L'une représentant l'ange, est couchée sur le dos, le corps cambré, les ailes déployées dans le bloc de marbre ; la



*L'ange déchû, vers 1895, A. Rodin*

deuxième, penchée au-dessus, l'embrasse comme pour lui redonner vie. Une œuvre à l'aspect brut qui prend le contre-pied de l'idée reçue de l'ange protecteur. La grâce des formes de la composition fait

oublier le tragique de la situation, évoqué dans le titre. Et nous voilà devant un tableau pré-impressionniste d'Alfred Sisley (1839-1899), *Port Marly, gelée blanche* de 1872.



*Port Marly, gelée blanche, 1872, A. Sisley*

Un paysage d'hiver délicat qui crée une impression de froid dans une atmosphère ouatée. Entre un sol légèrement enneigé et une rangée d'arbres rose-orangé, la Seine figée comme un miroir reflète les lueurs pastel du ciel.

Retour au romantisme, en présence de *Médée furieuse*, huile sur toile de grandes dimensions (260x165 cm) d'Eugène Delacroix (1798-1863), peinte de 1836 à 1838, huit ans après *La Liberté guidant le peuple*, à l'apogée de la révolution romantique française. Episode terrifiant de la mythologie où Médée, répudiée par son époux Jason, s'apprête à tuer leurs fils. La lumière se concentre sur son torse et sur les enfants, la blancheur des corps et les tonalités



*Médée, 1836-1838, E. Delacroix*

rouges de l'étoffe tranchent avec le brun du décor. La grande liberté d'exécution alliée à la vigueur de la touche a fait de cette œuvre un manifeste du romantisme.

Nous poursuivons avec une peinture naturaliste de 1858 peinte par Jules-Adolphe Breton (1827-1906), *Plantation d'un calvaire*, recueillement d'une communauté villageoise en lente



*Plantation d'un calvaire, 1858, J.-A. Breton*

procession vers l'élévation de la croix. La scène à dominante de gris et d'ocre, rehaussée de jaune, rouge et bleu est rendue lumineuse par la blancheur de quelques vêtements. Devant ce tableau de format horizontal (250x135 cm), le regard suit le déplacement du cortège de la droite vers la gauche. Cette cérémonie d'une grande noblesse, dans un monde paysan, renvoie à *L'enterrement à Ornans* peint par Courbet en 1850.

Autre tableau transgressif pour l'époque, une représentation familiale de petites gens, *La Becquée* ou *Femme faisant déjeuner ses enfants* 1860, de Jean-François Millet (1814-1875), l'un des fondateurs de l'école de Barbizon.



*La Becquée, 1860, J.F. Millet*

Devant une humble habitation, une femme donne la soupe à trois enfants tandis qu'à l'arrière-plan on aperçoit l'homme en train de bêcher le jardin. Une scène paysanne d'une grande douceur, inondée de lumière, dans une harmonie de tons bleus et verts.

Avant de se séparer, notre guide nous a présenté avec une certaine fierté deux fleurons du palais des Beaux-Arts de Lille, deux huiles sur toile emblématiques de Francisco de Goya (1746-1828) peintre officiel de la cour d'Espagne : *Les Vieilles* ou *Le Temps* (vers 1800-1812) et *La Lettre* dit *Les Jeunes* (vers 1813-1820), deux œuvres qui restèrent en possession du peintre espagnol jusqu'à sa mort et que nous sommes restés longtemps à observer tant le commentaire était riche.

*Les Vieilles* ou *Le temps*, tableau peint pendant la guerre d'indépendance espagnole contre le Premier Empire de la France napoléonienne, est d'abord une fable sur les ravages du temps. Dans un clair-obscur, deux vieilles femmes, l'une telle une sorcière habillée de blanc dans une tenue très raffinée, porte dans les cheveux une flèche de diamants en



Les Vieilles ou Le Temps, vers 1800-1812, Francisco de Goya

argent ; l'autre, toute de noir vêtue, ressemblant à un squelette recouvert d'une mantille, lui tend un miroir au dos duquel est écrit, comble d'ironie, « Que tal ? » (« Comment ça va ? »). Derrière elles, Chronos le dieu du temps, en homme ailé torse nu, s'apprête à les balayer. Cette œuvre semble bien être une vanité, un message acide contre la Reine.

La Lettre dit Les Jeunes fut peinte après, lors de la restauration de la monarchie. Une jeune

Espagnole vêtue élégamment, lit en souriant une lettre d'amour sous une ombrelle portée par une servante, en second plan, dans l'ombre. Accroché à sa robe, un petit chien de compagnie, accessoire de luxe et symbole de

luxure. En troisième plan, une masse laborieuse de lavandières en plein soleil avec, en fond, un paysage urbain non défini. Avec cette scène de genre colorée, traitée avec précision, Goya qui soutenait le mouvement des Lumières, signe là une autre critique sociale, avant la période de ses peintures noires annonciatrices de l'expressionnisme pictural.

Nous n'avions vu qu'une infime minorité des œuvres du musée et avons pu parcourir encore quelques salles librement, à la rencontre de Donatello, Véronèse, Le Greco, Brueghel le Jeune, Picasso...



La Lettre dit Les Jeunes, vers 1813-1820, Francisco de Goya

Dans le sous-sol du musée, département moyen-âge et renaissance qui compte 85 pour cent d'art sacré, nous avons découvert une piéta atypique sculptée à même le marbre de Carrare, imaginée par le regard profane d'un artiste anglais né en 1968, John Isaacs, et intitulée *The architecture of Empathy*, 2014 : une représentation universelle, impressionnante, de la compassion pour une mère pleurant son fils.



The architecture of Empathy, 2014, J. Isaacs

L'heure étant au retour, il ne restait plus qu'à prendre une photo de groupe devant le musée.



Notre groupe devant le musée des Beaux-Arts

## Le 7 octobre 2023, à la rencontre d'Alphonse de Lamartine

### Enfance et jeunesse

Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine, son nom complet, naît à Mâcon au 18 de la rue des Ursulines, face au couvent des Ursulines, le 21 octobre 1790. Il vit à Mâcon jusqu'à l'âge de 7 ans.

En 1797, la famille s'établit à Milly, village de Saône-et-Loire devenu Milly-Lamartine en 1902. C'est au sein cette campagne qu'il passe sa jeunesse dans la maison qui avait été construite en 1705 par son arrière-grand-père pour servir de vendangeoir dans le domaine viticole. Ce lieu lui insuffle le goût de la nature et lui inspire de nombreux poèmes dont *Milly ou la terre natale*, empreint de souvenirs et

de nostalgie, publié en 1830 dans *Harmonies poétiques et religieuses*.



La maison de Milly au XIXème siècle

En 1801, il entre pensionnaire à l'Institution Puppier à Lyon, à La Croix Rousse au 106 rue Philippe de Lassalle, dont il tente de s'enfuir en décembre mais est ramené par la gendarmerie. Il y restera jusqu'en 1803. « La grande

maison, ancien cloître, où nous nous arrêtâmes, s'appelait la pension Pupier. On en entendait la sourde rumeur longtemps avant d'avoir franchi la porte... La porte de l'enfer de Dante ne m'aurait pas semblé plus implacable. Je sentis mon cœur défaillir. Tous les murs étaient murs de prison... ».

Le 27 octobre 1803, il entre chez les jésuites au collège des Pères de la Foi à Belley. Là il noue de solides liens d'amitié avec Aymon de Virieu (né en 1788), hébergé dans l'Ain après la mort de son père pendant le siège de Lyon le 9 octobre 1793. Lamartine appelait Aymon de Virieu « sa conscience » et a entretenu avec lui une correspondance faite de confidences et de discussions jusqu'à la mort de celui-ci en 1841.



Aymon de Virieu

Jeune homme, Lamartine est un être inconstant et volage, un oisif, mélancolique et séducteur. Première idylle en 1809 lors d'un séjour à Lyon, avec Mademoiselle Pascal (Lucy L. dans *Les Confidences*, 1849) une jeune fille de seize ans, fille unique d'un propriétaire aisé qui avait reçu une éducation « supérieure à sa destinée et à sa fortune ».

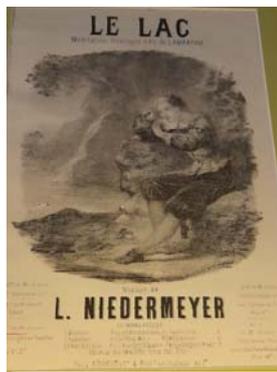
En 1811, toujours à Lyon, une intrigue avec Henriette Pommier, fille d'une famille de vigneron du Beaujolais, le château du Moulin-à-Vent.

Le 1<sup>er</sup> juillet de la même année, pour mettre fin à cette idylle, il part en Italie, séjourne à Rome puis à Naples où il a une liaison avec Antonia Iacomino, une belle Italienne, fille d'un pêcheur napolitain, employée de la manufacture des Tabacs mais qui meurt quatre ans plus tard en 1815. Elle est évoquée sous le nom de *Graziella* dans le roman éponyme publié en 1849 dans *Les Confidences* et publié seul en 1852.

En 1812, retour à Milly où il est nommé maire.

En 1813 à Paris, il courtise Nina de Pierreclau, l'épouse de son meilleur ami, le comte Guillaume de Pierreclau, propriétaire du château de Cormatin en Bourgogne. Il aura d'elle un fils naturel, Léon, dont il assurera l'éducation.

1816 : premier séjour aux eaux d'Aix-les-Bains, à la Pension Perrier. (Il fera six séjours dans cette pension). Il tombe amoureux de Julie Charles, l'épouse d'un illustre physicien. Il fréquente son salon parisien parmi ses amis royalistes. Il l'attend en vain à l'été 1817. Elle deviendra l'inspiratrice du poème *Le Lac*, écrit aussitôt en août-septembre. Il apprendra sa mort en décembre 1817.



Couverture de la partition

En novembre 1817, il écrit depuis Milly une lettre « A Mlle Fanny de Virieu » dans laquelle il

lui vante ses charmes et ses qualités de peintre.

Le 17 juillet 1818, toujours de Milly, il écrit à Aymon de Virieu une lettre « A Virieu » où il exprime sa souffrance après la mort de Julie.

En février 1819, au mariage d'une de ses sœurs, on lui présente Mary-Ann Elisa Birch, une artiste, aristocrate anglaise, convertie au catholicisme. Il l'épousera à Chambéry au mois de juin 1820. Mais entre temps de février à juin 1819, il a une liaison avec Léna de Larche, une Italienne femme d'un officier en garnison à Mâcon.

Pendant l'été 1819 il compose *Le Vallon* sur « la Vallée de Féroüillat », à la suite d'un séjour au Grand-Lemps chez les Virieu, poème qui s'est combiné avec une ébauche conçue en août et vouée au souvenir de Julie. A la suite de ce poème, il compose *Le désespoir* où, dans une conversation avec Dieu, il exprime son doute.



Couverture de la partition

### La consécration littéraire

En 1820, lors de son mariage, Lamartine reçoit de son père le domaine du château de Saint-Point qu'il avait acquis à l'état d'abandon en 1801. Le jeune ménage fait restaurer le château dans le style gothique anglais avec un grand jardin à l'anglaise.

Le recueil des *Méditations poétiques* publié le 11 mars 1820, tiré à 500 exemplaires, vient de faire l'effet d'une révolution qui le propulse socialement et le consacre comme le chef de file des Romantiques.



Saint-Point peint par F.A. Pernot

Février 1821 : naissance d'un fils, Alphonse, qui meurt en novembre 1822.

Mai 1822 ; naissance d'une fille Julia, prénom donné en hommage à Julie Charles. Elle meurt le 7 décembre 1832 dans ses bras, à Beyrouth. Il écrit un poème de 192 vers, publié en 1835, dédié à cette fille adorée : *Gethsémani ou La mort de Julia* ; Gethsémani, jardin au pied du Mont des oliviers où Jésus de Nazareth a prié avant son arrestation.



Julia peinte par Marianne

## Engagement politique

De mars 1820 au lendemain de la révolution de 1830, Lamartine repart en Italie comme diplomate : attaché d'ambassade à Naples, puis secrétaire de légation à Florence en 1825, et chargé d'affaires de France en Toscane en 1826. Il est élu à l'Académie française le 5 novembre 1829.

Le 15 décembre 1830, dans le recueil *Odes politiques*, paraît le poème *Contre la Peine de Mort*. Lamartine devient également avec Victor Hugo un des plus importants défenseurs de la cause serbe dans sa lutte contre l'Empire ottoman. Il adopte peu à peu des idées libérales et progressistes qu'il défend tout au long de la Monarchie de Juillet, au cours de laquelle il est un opposant à Louis-Philippe.

Le 10 juillet 1832 il embarque à Marseille pour un premier voyage en Orient : le Liban : Beyrouth et Baalbek, la Galilée, la Judée, Jérusalem, Damas en Syrie et retour par Constantinople, les Balkans et la vallée du Danube. Il revient à Mâcon en octobre 1833. Il publiera en avril 1835 le *Voyage en Orient*, première grande œuvre en prose, un écrit brillant et audacieux du voyage qu'il venait d'effectuer.

Elu député de Bergues dans le département du Nord en janvier 1833, député de Mâcon en 1837, 1842 et 1846.

En 1847, il rédige un programme « républicain et socialiste » qui le met en position centrale lorsqu'éclate la révolution de 1848, chute de Louis-Philippe et proclamation de la Seconde République.

Dans la constitution de la commission du Gouvernement provisoire, il s'oppose à l'adoption du drapeau rouge au profit du drapeau tricolore. Ministre des Affaires étrangères



Illustration de la proclamation de la République

de février à mai 1848 et chef du Gouvernement provisoire en février 1848, il signe le décret d'abolition de l'esclavage le 27 avril 1847. Enfin, candidat à la Présidence de la République en décembre 1848, sous l'étiquette Indépendant, il échoue face à la victoire écrasante de Louis-Napoléon Bonaparte.

L'année suivante, il publie *l'Histoire de la Révolution de 1848* et est élu député du Loiret.

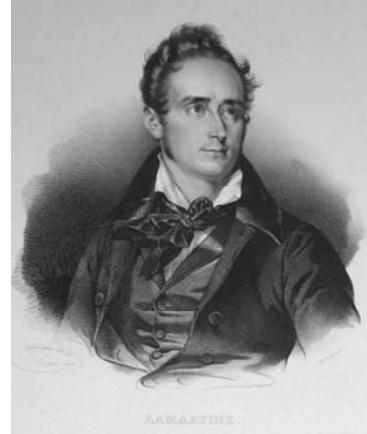
Voyage en Turquie en 1850 et publication en mai 1851 du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, l'un des romans populaires de Lamartine, et en juillet du *Nouveau Voyage en Orient*.

## Lamartine et la question religieuse

De culture catholique, fils d'un capitaine de cavalerie au régiment de Dauphin-cavalerie et d'une fille de l'intendant général du duc d'Orléans, il était un enfant profondément croyant ; puis après une jeunesse libertine traversée par des moments de doute, on le retrouve fervent catholique à partir de 1820 jusqu'au début des années 1830. De retour d'Orient

avec sa fille morte, envahi de doute, il s'oriente vers un christianisme libéral et social, affranchi du dogme et se réclame du déisme.

En 1836, il publie *Jocelyn*, journal et confession d'un prêtre, qui sera mis à l'index par Rome en même temps que le



Portrait de Lamartine lithographie par N.E. Maurin

*Voyage en Orient*. Et il commence *La chute d'un Ange*, grand roman en vers évoquant un ange qui, par amour, va vouloir sauver la mortelle dont il a la garde, et finira exilé sur terre.

Avril 1850 : Le poème dramatique, *Toussaint Louverture*, sur la question de l'esclavage à Saint-Domingue est joué la première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris.

On perçoit à travers toute l'œuvre de Lamartine les influences et le rapprochement entre les révolutions de la politique et de la littérature.

A la fin des années 1860, quasiment ruiné, il vend la propriété de Milly (« J'ai emporté avec des larmes, en quittant le seuil, les vestiges de ma mère et les reliques de ma jeunesse ») et s'en va à Paris dans un chalet du Bois de Boulogne, au 145 avenue de l'empereur, où il meurt le 28 février 1869. Son épouse était décédée le 21 mai 1863.

Il est enterré au cimetière communal de Saint-Point.



Le caveau familial de Lamartine

A la fois poète, romancier, dramaturge, historien et homme politique, il laisse une œuvre considérable.

# Lamartine au Liban pendant son voyage en Orient



Si l'on consulte le site internet de la ville de Mâcon, on apprend que cette ville est partenaire de Hammana, dans la montagne libanaise. Pour comprendre cette étrange relation privilégiée entre une ville française de 30 000 habitants et une bourgade de quelques milliers d'habitants au Liban, il faut revenir au voyage en Orient de Lamartine, en ce XIX<sup>ème</sup> siècle où le « voyage en Orient »

exerçait une fascination puissante sur de nombreux écrivains, en particulier français.

En 1832 et 1833, après le voyage oriental de Chateaubriand et avant celui de Nerval, Lamartine effectue en grand équipage un voyage en Orient, et emmène avec lui sa femme et sa fille Julia, trois amis, six domestiques, et, je cite, « une bibliothèque de 500 volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyages ». Lamartine attend de ce voyage de pèlerin et de poète « un renouveau politique, littéraire et spirituel », alors qu'il traverse une période difficile sur les plans politique et littéraire. C'est Lamartine qui emploie pour la première fois dans son journal de voyage le terme *Orient* au singulier, pour un espace qui va de l'Égypte à la Grèce en suivant le pourtour oriental de la Méditerranée. L'étape libanaise occupe un large part de ce journal, il y séjourne à trois reprises. On a pu écrire que Lamartine a été l'inventeur du grand mythe romantique du Liban, et qu'il amorcé le mouvement qui aboutira au mandat de la France en 1920 qui a eu pour effet la création du Grand Liban.

Ses séjours sont marqués par plusieurs visites. Je voudrais en évoquer ici deux : la première est sa rencontre avec lady Esther Stanhope, riche aventurière anglaise excentrique férue de syncrétisme et d'astrologie, nièce de William Pitt, premier ministre d'Angleterre, sacrée par les tribus bédouines reine de Palmyre, et qui finit les dernières années de sa vie au Liban, recluse et pauvre, attendant le retour du Messie. Lamartine décrit une belle femme vêtue à l'orientale, et ajoute : « Lady Esther paraît avoir cinquante ans, elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer ». Elle déclare à Lamartine qu'ils sont amis, et lui dit : « vous retournerez en Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie ». Le long récit que fait Lamartine de leur rencontre laisse entrevoir qu'il a en reconnu en cette femme un reflet de sa propre quête d'occidental en attente de sources de renouveau.

Mais c'est de la seconde visite que je (1) voudrais surtout vous entretenir aujourd'hui. Lamartine souhaite visiter les ruines de Baalbeck, et pour s'y rendre il effectue une première escale et passe la nuit dans le bourg de Hammana. Voici ce qu'il écrit dans son *Voyage en Orient* :

« Un des plus beaux coups d'œil qu'il soit donné à l'homme de jeter sur l'œuvre de Dieu, c'est la vallée d'Hammana : elle est sous vos pieds ; elle commence par une gorge noire et profonde, creusée comme une grotte dans les plus hauts rochers et sous les neiges du Liban le plus élevé : on ne la distingue d'abord que par le torrent d'écume qui descend avec elle des montagnes, et trace dans son obscurité un sillon mobile et lumineux : elle s'élargit insensiblement de degré en degrés, comme son torrent de cascades en cascades ; puis tout à coup, se détournant vers le couchant, et formant un cadre gracieux et souple, comme un ruisseau qui entre dans un fleuve ou qui devient fleuve lui-même, elle entre dans une large vallée et devient vallée elle-même : elle s'étend dans une largeur moyenne d'une demi-lieue, entre deux chaînes de la montagne : elle se précipite vers la mer par une pente régulière et douce : elle se creuse ou s'élève en collines, selon les obstacles qu'elle rencontre dans sa course : sur ces collines elle porte des villages séparés par des ravins, d'immenses plateaux entourés de noirs sapins, et dont les plates-formes cultivées portent un beau monastère : dans ces ravins, elle répand toutes les eaux de ses mille cascades et les roule en écume étincelante et bruyante... J'ai rarement senti aussi profondément la beauté spéciale des vues de montagnes ; beauté triste, grave et douce, d'une toute autre nature que la beauté de la mer ou des plaines, beauté qui recueille le cœur au lieu de l'ouvrir, et qui semble



Portrait par Henri Decaisne, 1839

participer du sentiment religieux dans le malheur, recueillement mélancolique, au lieu du sentiment religieux dans le bonheur, expansion, amour et joie » fin de citation.

Lamartine passera plusieurs nuits sur place, dans la maison du cheik de Hammana, le palais Mezher, qui appartient encore à cette famille féodale druze, et qui est appelé aujourd'hui « la maison de Lamartine ».

Voici la description qu'en fait le poète voyageur : « Le château du cheikh d'Hammana surpasse en élégance, en grâce et en noblesse tout ce que j'avais vu dans ce genre depuis le palais de l'émir Béchir à Deir el Kamar... Des fenêtres en ogive décorées de balcons, une porte large et haute surmontée d'une arche en ogive aussi, qui s'avance

(1) Salim Dermakar

comme un portique au-dessus du seuil ; deux bancs de pierre sculptées en arabesques et tenant aux deux montants de la porte : sept ou huit marches de pierre circulaire descendant en perron jusqu'à une large terrasse ombragée



Petite table rapportée du Liban

de deux ou trois sycomores immenses et où l'eau coule toujours dans une fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit druzes armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leurs turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef ; un ou deux nègres vêtus de vestes bleues, quelques jeunes esclaves ou pages

assis ou jouant sur les marches du perron, et enfin plus haut, sous l'arche même de la grande porte, le cheikh assis la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate, et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du repos : voilà les personnages – ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte. » Fin de citation.

C'est ainsi que dans la lointaine postérité de ce séjour, un cèdre du Liban a été planté en bord de Saône, et que la mémoire du poète natif de Mâcon, Alphonse de Lamartine, est restée vivante dans la montagne libanaise, témoignages durables de ce voyage vers l'Autre qui est aussi un voyage vers soi-même.

*Les citations sont tirées de l'édition de 1859 de l'ouvrage « Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un voyage en Orient 1832-1833 ou Notes d'un voyageur » par M. de Lamartine ; Ed. Furne, Pagnerre, Hachette*

## Le musée des Beaux-Arts de Mâcon

Notre balade automnale dans le Mâconnais commence au **Musée des Ursulines** situé au cœur de la ville de Mâcon.

### Un peu d'histoire

Édifice remarquable, cet ancien couvent des sœurs ursulines créé à Mâcon pour diriger l'éducation des jeunes filles de la noblesse et de la bourgeoisie locales (prières et enseignement dont la couture ... des femmes accomplies !). Les corps du bâtiment, érigés entre 1675 et 1677 sont caractéristiques de l'art de bâtir en Bourgogne au XVIIIe siècle. Réquisitionné à la Révolution, l'édifice devient Maison d'Arrêt en 1792, puis caserne militaire de 1798 à 1929 et maison des associations jusqu'à sa transformation en musée en 1968.

### Le Musée

C'est un musée **d'art et d'archéologie** depuis 1968. Rénové en 1992, il est labellisé Musée de France. Ses collections rassemblent plus de 25 000 œuvres qui forment un panorama de l'Antiquité au XXe siècle. Après cette



La cour du musée des Ursulines

présentation générale à l'ensemble du groupe « Jongkind » par notre guide, responsable du musée, nous nous séparons en deux groupes (visite libre pour l'un, visite guidée de l'espace Lamartine pour l'autre, et inversement).

### Archéologie et histoire régionales

Chacun, à son rythme, parcourt le rez-de-chaussée et le premier étage qui met en évidence les différentes étapes de

l'évolution de Mâcon et du territoire de proximité, depuis l'Antiquité.

Dans une première salle, on peut admirer de nombreuses sculptures religieuses et des collections de la fin du XIXe siècle montrant un engouement pour l'Égypte : vase canopé, peigne à tisser (un spécimen envoyé par le Louvre), huit statuettes reproduites en 2004 de pièces originales (argent rehaussé d'or sur cuivre) venant du British Museum, bijoux or et argent, lampes à huile de la nécropole de Sousse en Tunisie données par le petit-fils d'un collectionneur, Gustave Hannezo.

Dans les salles suivantes, le tout nouvel espace datant de 2022 présente les méthodes et les résultats de fouilles menées dans le Mâconnais de la fin du XIXe siècle à nos jours. Un fond archéologique largement enrichi à partir des années 1960, suite aux chantiers d'aménagement de la ville de Mâcon. On peut admirer des statères (monnaies antiques), des amphores, des outils ainsi qu'un four de potier gaulois et des urnes funéraires de la nécropole de Mâcon témoignant des âges du bronze et du fer dans la vallée de la Saône : on se rend compte ainsi de l'importance de l'époque gallo-romaine. Un dragage dans la Saône nous fait imaginer un commerce fluvial grâce à des objets métalliques trouvés.



Élément de chapiteau triandre du XV<sup>ème</sup> siècle

Parmi les plus belles pièces du musée, nous sommes attirés par la mosaïque du gladiateur à l'entraînement, découverte à Flacé, quartier de Mâcon, et restaurée à Saint Romain en

Gal, et par un des plus vieux jeux d'échecs retrouvé, taillé dans des bois de cerf !

Consacrée à l'époque médiévale, une collection lapidaire expose des fragments de sculptures et de monuments romans et gothiques.

### Collections de peintures

Le musée conserve des œuvres, peintures et sculptures, des pièces maîtresses de l'histoire de l'art occidental du XVIe jusqu'à l'art contemporain.

**XVIe siècle** : on admire, entre autres, des tableaux de l'école de Fontainebleau et de l'école bourguignonne. Le portrait d'un doge attribué au Titien met en évidence la tradition du portrait en buste vu de 3/4 dans l'Italie de la Renaissance.



*Scène de chasse Abraham, Govaerts, début XVIIe siècle*



*Saint Jean-Baptiste, Nicolas Chevillard, 1654*



*Judith et Holopherne, Corrado Giaquinto*

**XVIIIe siècle** : L'importance du « grand tour » dans le cadre de la formation des peintres en Europe est ici évoquée. La peinture religieuse et les scènes à caractère mythologique reflètent l'état des préoccupations artistiques en Europe à l'aube du néo-classicisme. Il existe toujours le portrait comme moyen d'asseoir un statut social. On remarque du papier peint panoramique de la manufacture mâconnaise Joseph Dufour (peintre et industriel, 1754-1827) rappelant le goût pour l'exotisme véhiculé par les grandes expéditions à destination de l'Océanie.

**XIXe siècle** : La diversité des courants qui s'épanouissent alors apparaît à travers les collections présentées :

- **Les paysages** par Corot : « le repos sous les saules » (huile sur toile, 43,5x60,5 cm), Monet : « Passerelle à Zaandam » (huile sur toile, 47x38 cm), Courbet : « Paysage à Emeringes » (huile sur toile 60x73,5 cm), Ziem : « Le Nil »



*Le repos sous les saules, C. Corot*

(huile sur contre-plaqué, 57,5x77 cm) et « Le Bosphore » (huile sur toile, 56x46,5 cm)

### - La représentation de la femme



*Le soir, Jean Laronze, 1893*

par Puvis de Chavanne, Gaston Bussière, Hippolyte Petitjean, artiste pointilliste né à Mâcon.



*La gardense de chèvre, P. Puvis de Chavannes, 1893*

**XXe siècle** : le voyage, les expérimentations menées de l'aventure cubiste à



*La gare de Mâcon, H. Hugrel, 1910*



*Chevaux à la berge, Emile Jacque, 1905*

l'abstraction: par Jules Adler, Jacques Villon, Albert Gleizes, Jean Metzinger, Le Corbusier, François Morellet et Aurélie Nemours.



*Les arbres bleus, Hippolyte Petitjean*

Il nous faudra revenir ... Peu de temps pour tout admirer. Une section très riche, à voir et à revoir !

## Visite guidée de l'espace Lamartine



Caricature de Lamartine par Étienne Carjat, 1856

Né en 1790 à Mâcon dans une maison qui a été détruite depuis, il a vécu ses premières années en petit campagnard dans le village de Milly, où son père, échappé des cachots de la Terreur après avoir été enfermé au couvent des Ursulines, exploitait le maigre domaine familial. Sa mère, très pieuse, donne à son unique fils (six filles !) une éducation catholique.

Devenu ami d'Aymon de Virieu au collège de Belley, il sera le modèle préféré de sa sœur

Stéphanie de Virieu, élève de l'école de David et peintre de talent. Il pratiquera les jeux d'argent et perdra une partie de la fortune de ses parents et même « son manteau et son cheval ! » selon notre guide. Il mène à Milly la vie d'un aristocrate oisif, consacrée à la rêverie, à la lecture et à la poésie.

Les « Méditations poétiques », son premier recueil lyrique du Romantisme connaît un succès extraordinaire. Voilà Lamartine devenu un poète célèbre !

Nommé en 1825 secrétaire d'ambassade à Florence, Lamartine passe trois années heureuses dans un paysage enchanteur et compose les « Harmonies poétiques et religieuses ». A son retour à Saint Point, notre poète vit en gentilhomme campagnard. Il est reçu à l'Académie et publie ce recueil en 1830, année d'une révolution qui ne surprend pas Lamartine, déjà tourné vers le Libéralisme et qui se rapproche des idées républicaines. « Voix sonore et retentissante, timbre éclatant et pur, geste simple, puis une parole facile, abondante, harmonieuse », voilà ce que disait Sainte-Beuve à propos de Lamartine, homme politique.

En juin 1848, nommé à la tête du gouvernement provisoire, il prône la liberté de la presse, le suffrage universel masculin, l'abolition de l'esclavage, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les nationalisations (à propos des chemins de fer), la protection sociale, la suppression de la peine capitale, la démocratie par l'école, la presse et les publications populaires ! Lamartine disait : « Il faut des bibliothèques au peuple, il faut que ces bibliothèques soient sous sa main, sous la main de ses femmes, de ses vieillards, au coin de chaque foyer ! ». En 1846, il crée la gare de Mâcon, le collège royal...

Fin 1848, sa carrière politique terminée, il écrit pour payer ses nombreuses dettes. Sa femme aimée meurt en 1863. Il finit seul, tristement, une vie somme toute bien remplie et avec une noble ambition pour son pays, la France. Un homme en avance sur son temps.

Après cette présentation, notre guide nous fait admirer :

- **des tableaux** : le portrait de Lamartine, par Henri Ducaisne, (220x142cm, avec ses deux lévriers, Fido et Zerban), le portrait de Lamartine à 22 ans par Stéphanie de Virieu (23x19cm), le château de St Point et de nombreux tableaux de J.L. Turpenne.

- **des caricatures ou portraits à charge** : une caricature d'Étienne Carjat qui reprend l'exacte composition de Ducaisne en exagérant les aspects symboliques. Le poète, doté d'une énorme tête et d'un corps filiforme, est affublé des ailes de paon de la vanité, gratte la minuscule lyre de la poésie devant le lac. Ses pieds sont entravés par les boulets de la réalité politique des premiers jours de la révolution de 1848. Les pavots sont évocateurs de la somnolence qu'il procure à ses auditeurs tandis que le lévrier tend une sébile, petite coupe pour recueillir les aumônes..., allusion à ses soucis financiers.

- **des médailles** : Alphonse de Lamartine par David d'Angers (Lamartine dessiné un soir chez Victor Hugo).

- **des journaux** créés par Lamartine : « Le Bien Public », « Le Conseiller du peuple ».



Lamartine médaille par David d'Angers, 1830

musique, de peinture, et qui a beaucoup soutenu son mari. Elle a peint de nombreux tableaux, dont celui de sa fille Julia, a réalisé de nombreuses sculptures et beaucoup de portraits de famille.

Ce musée possède bien des merveilles, il nous faudra revenir à Mâcon qui a des trésors à nous faire découvrir !



La charité romaine, Marianne de Lamartine, non daté

## Le château de Saint-Point

Ce château, édifié au XI<sup>ème</sup> siècle, avait pour fonction de défendre l'abbaye de Cluny. Le père de Lamartine l'achète en 1801. C'est alors une bâtisse saccagée par la révolution et rendue inhabitable.

Lorsqu'Alphonse décide de se marier avec Mary-Ann Birch, jeune aristocrate anglaise qu'il a connue à Chambéry

en 1819, son père le lui offre pour étayer la dot. Les époux l'habitent de 1822 à 1825.

Mary-Ann, devenue très vite Marianne, va jouer un grand rôle dans sa restauration et son embellissement, d'autant plus qu'elle montre d'emblée qu'elle est une véritable artiste, très talentueuse.



*Le château aujourd'hui*

Ils commencent à faire bâtir le portique qu'elle a dessiné, de style anglo-saxon, très novateur, avec les armoiries des deux familles. Suit l'orangerie, dont subsistent des traces de fenêtres en trompe l'œil. Le

badigeon d'un ocre vif fait ressortir les belles lignes du château, si bien qu'Hugo et Nodier ne le reconnaissent pas le jour où ils rendent visite à leur ami.

Lorsque les propriétaires actuels rachètent Saint-Point, leur souci majeur sera de le présenter « dans son jus » et ils vont ressortir les trésors qui y dormaient.

Nous entrons d'abord dans la cuisine, d'époque médiévale, dallée en pierres locales, que nous retrouverons dans les autres pièces de la même époque. La cuisine a été restaurée, les sabots du poète et son fauteuil contribuent à créer une



*Les sabots de Lamartine*

ambiance chaleureuse. A l'époque beaucoup d'animaux gambadaient autour du château, domestiques ou sauvages, et notre grand homme, qui « adorait ses lévriers », ne mangeait plus de viande à la fin



*Le fauteuil de Lamartine*



*Les membres du gouvernement provisoire en février 1848*

de sa vie. Lamartine était donc un homme en avance sur son temps, devenu végétarien sur le tard, très moderne sur bien des points, en dépit de ses origines aristocratiques qu'il ne reniait pas. Dans la salle à manger à l'étage sont exposés des objets relatifs à sa vie politique intense. Légaliste au début,

il a évolué et on peut découvrir le drapeau tricolore qu'il a sauvé de peu. Grand voyageur, entré en politique comme attaché d'ambassade, il a organisé un voyage en Orient, emmenant avec lui sa femme et sa fille Julia âgée de dix ans, déjà malade et qui mourra au Liban. Il reste quelques objets de ce voyage : un globe terrestre, une longue vue, une pipe chibaque, un sabre maronite et une écritoire.

Pour autant, Lamartine ne négligeait pas ses amis, dont le plus proche, le fidèle Aymon de Vireu, mais aussi George Sand, Chopin, Liszt, Eugène Sue, Balzac, Hugo ainsi que ses sœurs et leurs enfants qu'il recevait. Quatre assiettes anglaises, complétées par quatre verres « lamartiniens » et un vase peint par Marianne en témoignent.



*Les couverts lamartiniens*

Tous ces objets démontrent combien les époux Lamartine étaient liés, contre vents et marées, malgré la perte de leurs enfants. Marianne décorait le château avec ses très beaux tableaux, ses poteries et sculptures, attentive à y disposer autant d'objets anglais que mâconnais. Son illustre mari, lui, a proposé que son épouse soit la première « Marianne » de la République !



*Crucifix de Julie Charles*

Le salon offre à notre curiosité des bracelets et des éventails de la mère de Lamartine qui a tant compté pour lui et qui fut une compagne solide pour son mari, Pierre de Lamartine, surtout quand il a été emprisonné dans l'actuel musée des Ursulines en 1793. Une bague et un pendentif de Julia contenant une mèche de cheveux nous émeuvent. On peut découvrir le fichu de la jolie Graziella dont Lamartine s'était épris et qui est à l'origine du roman éponyme Graziella. Et n'omettons pas d'évoquer la malheureuse Julie Charles si vite emportée par la maladie, et qui a suscité chez son amant de si beaux vers :

« Un soir, t'en souvient-il ?  
Nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur  
l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui  
frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux »  
Son mari, physicien réputé, a fait parvenir à Alphonse de Lamartine son crucifix par l'intermédiaire d'Aymon de Virieu.

Tout cela est exposé dans la chambre de Lamartine, tendue de cuir de Cordoue, dans laquelle nous pouvons admirer aussi deux vases de Sèvres offerts par Victor Hugo, un gracieux tableau de Julia peint par Marianne et les



*Portrait du père de Lamartine avec un vase offert par Victor Hugo*

représentations des très aimés lévriers ; également un très grand tapis réalisé par la mère de Marianne qui vivait là au deuxième étage.

Le poète avait fait ériger un pavillon comprenant la chambre de ses enfants, la sienne, son cabinet de travail transformé au fil des années en « la cellule de moine d'un galérien des lettres ».

Tout a été conservé après la mort de Marianne. La nièce de Lamartine, Valentine de Cessiat, célibataire, était venue vivre auprès de son oncle, le soutenant au milieu des affres de la ruine qui l'avait contraint à vendre son cher Milly. L'aurait-il épousée secrètement, comme d'aucuns le prétendent, afin de préserver Saint-Point et de le garder dans son authenticité ? De fait il y est resté, et Lamartine, refusant des funérailles nationales, repose dans le caveau familial près de la tombe de l'humble



La tombe du Tailleur de pierres

« tailleur de pierres » (1) dans le petit cimetière, protégé par l'église romane.

Le château de Saint-Point nous a réservé beaucoup d'émotion grâce à l'investissement de ses jeunes propriétaires qui ont su nous imprégner de l'intimité du poète, philosophe et homme politique d'envergure nationale.

(1) Le roman de Lamartine « Le Tailleur de pierres de Saint-Point » paru en 1851, raconte l'histoire touchante de la relation entre Lamartine et Jean-Baptiste Dupont (1806-1877), - Claude des Huttes dans le roman -, tailleur de pierres dans la campagne mâconnaise, auteur de plusieurs stèles de style similaire dans les villages de la région.

## 17 septembre 2023 Un anniversaire populaire et culturel

Tout au long de cette « journée européenne du Patrimoine », dans une ambiance encore estivale, notre association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » rendait hommage à celui qui avait arpenté inlassablement nos paysages dans les moindres recoins, pour les immortaliser sur sa palette.

Une journée ouverte en début de matinée devant la gare de Châbons, par Joseph Guétaz président de notre association.



L'inauguration

Plus de 150 personnes étaient là pour l'inauguration d'un Parvis Jongkind, rassemblées avec de nombreux élus autour de Madame Marie-Pierre Barani maire de Châbons, en présence de : M. Yannick Neuder député, M. Didier Rambaud sénateur, M. Cyrille Madinier vice-président du Conseil départemental, Mme Isabelle Mugnier conseillère départementale, Mrs Michel Morel et Joël Gullon



La plaque



La balade théâtralisée

respectivement maires de Val-de-Virieu et de La Côte-Saint-André, et Mme Corinne Magnin maire de Blandin.

Puis place au théâtre ! Une pièce en cinq actes, jouée au fil d'une déambulation au départ de la gare, sur un parcours champêtre de deux kilomètres, jalonné de cinq scènes successives balisées par nos soins, jusqu'à la ferme Durand de La Combe. Une prestation de haute qualité, suivie par un public de 250 personnes, et interprétée de main de maître



La déambulation

par Jean-Claude Wino comédien professionnel et Eric Gasnier membre de notre association, sur un texte écrit par Annie Maas et Martine Guétaz membres de notre association. Le décor bucolique, par une belle lumière sous un ample ciel bleu, magnifiait encore le dialogue imaginé



*Une partie des convives*

entre Jongkind et son confident le peintre belge Eugène Smits, en visite dans la vallée de la Bourbre un jour de septembre...1888 ! S'en suivit le repas autour d'une potée dauphinoise dans la cour de la ferme,

réunissant 160 convives qui ont pu apprécier dans l'après-midi l'exposition des



*Les musiciens*



*La danse*

reproductions d'œuvres de Jongkind et le travail réalisé sur place par une dizaine de peintres locaux, dans une ambiance de fête populaire rythmée par les danses du groupe folklorique « La bise du Connest » de La Mure.

Un bel hommage à Jongkind en cette journée du Patrimoine dans un cadre digne d'une cour d'honneur rustique.

## Hommage à Léonard Gianadda

Nous avons appris avec émotion et une grande tristesse le décès de Léonard Gianadda ce 3 décembre 2023 à Martigny. Le monde de l'art et de la culture perd une très grande personnalité, un mécène passionné, qui a porté sa ville au plus haut et fait de sa fondation un lieu incontournable pour le rayonnement de l'art. Nous garderons de lui le souvenir d'un homme simple et cultivé, ami de la France, qui venait échanger régulièrement avec nous lors de nos visites à ses expositions.



*Léonard Gianadda avec les adhérents de notre association le 6 avril 2023*

## Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales

### Les 29, 30 avril et 1er mai 2023 : Journées des Plantes Pupetières

Cette année, le château de Pupetières nous a accueilli à deux reprises pour ses journées dédiées aux « Plantes en folie » du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai 2023, et aux « Journées des Plantes » des 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre. Ce fut à chaque fois un beau succès populaires dont profita largement notre association pour rencontrer un nouveau public qui découvrait souvent la présence de Johan-Barthold Jongkind dans la petite maison du cuisinier au hameau de Mallein au-dessus du château de Pupetières



*Les journées des plantes à Pupetières*



### Le 13 mai 2023 : Circuit à La Côte-Saint-André

Notre promenade autour du peintre Jongkind et de son œuvre dans la plaine de la Bièvre a eu lieu ce samedi 13 mai 2023.

Plus de 40 personnes inscrites mais la pluie tombe drument à la Côte-Saint-André. Nous nous retrouvons 27 au lieu du rendez-vous.

Mme L'Hote, adjointe au patrimoine et aux affaires culturelles de la Côte-Saint-André est là comme elle nous l'avait promis pour nous souhaiter, malgré tout, une belle journée.

Très rapidement, nous réorganisons notre journée. Gisèle Bouzon-Durand accompagnée par un groupe de passionnés de l'association: Danièle Ferra, Martine Guétaz, Nicole et Jacky Laverdure, Lydia Martinez, Martine Morel, Ghislaine et Patrick Vincendon-Duc, dit un mot d'accueil et introduit la journée.



*Le groupe à la chapelle de Balbins*

Réfugiés à l'église de Gillonnay nous présentons à plusieurs voix tout autant les richesses patrimoniales que la vie et l'œuvre du peintre Jongkind.

Puis, nous nous rendons chez Nicole et Jacky Laverdure qui nous proposent de nous accueillir chez eux, au chaud, pour partager notre pique-nique.

Dès 13 heures, nous poursuivons notre circuit à la villa Beauséjour puis à la chapelle Saint-Michel d'Ornacieux-Balbins, enfin au château d'Armanais où nous attend son propriétaire François-Xavier de Monts qui nous accueille chaleureusement dans son vaste domaine, lové dans un parc arboré aux multiples essences et riche d'histoire. Nous apprécions, par la trouée forestière de l'angle nord-est du château, la splendeur du point de vue, sensible à Jongkind, lorsqu'en 1879, contemplant la plaine de la Bièvre, il peint en aquarelle « *La route de Penol* ».

Après une présentation des terres et du château, le maître des lieux nous fait l'historique de sa famille au sens large, en s'appuyant sur les différentes armoiries connues. Plus de 250 ans d'histoire défilent devant nos yeux avant de pénétrer, pour la première fois, au sein de l'édifice. Là, l'ensemble des participants a droit à d'autres précisions cadastrales et architecturales.

En fin d'après-midi, son épouse nous rejoint pour un goûter très apprécié, offert par l'association.

Enfin, vers 17h, la plupart d'entre nous reprennent le chemin du retour, le cœur joyeux de ces précieux échanges et découvertes.

### Le 22 mai 2023 :

## Parcours avec le collège Saint-Bruno de La Tour-du-Pin

Durant toute la matinée, 48 élèves du collège Saint-Bruno, acheminés en car depuis de La Tour-du-Pin, sont venus travailler en plein air avec leur professeure d'Arts Plastiques, Madame Badoz. A partir de la gare de Châbons, conduits par Serge Reynaud et Martine Guétaz, ils allaient découvrir des



Les élèves face à la vallée de La Bourbre

fragments d'histoire et des lieux familiers à Jongkind lors de ses séjours en vallée de la Bourbre entre 1873 et 1878. Ils étaient par ailleurs encadrés par leur documentaliste et par Danielle Ferra et Serge Marchal de notre association.



Dans la cour de la ferme Durand

Le groupe de collégiens s'est exercé avec sérieux et application au dessin, fusain et rehauts de couleurs dans ce cours face à la nature. Il avait fallu s'installer au mieux, d'abord sur le promontoire de

l'église de Châbons, puis dans la cour de la ferme Durand à la Combe, et à Pupetières, face au château pour les uns et, pour les autres, à côté de la maison de Mallein, là où Jongkind était accueilli lors de ses séjours à Virieu par la famille de Jules Fesser.

Il faisait beau ce jour-là, ce fut une belle rencontre, appréciée de tous, où la pédagogie « allant sur le motif » avait initié les élèves à la démarche des peintres impressionnistes.

## Les circuits de l'été 2023 en vallée de la Bourbre

Le 22 juillet au matin, nous étions trente au départ de la gare de Châbons, pour une promenade en co-voiturage sur les lieux de la vallée immortalisés sur les neuf lutrins du circuit. Autant de haltes pour s'imprégner de l'œuvre de ce promeneur infatigable, connaître son parcours et

comprendre son attachement aux paysages et aux gens qu'il croisait. Au fil des lectures et des commentaires assurés par Serge et Marie-Carmen Reynaud, Martine Guétaz, Annie Maas et Jean-Claude



Le groupe au château de Pupetières

Chenu, les visiteurs s'approprièrent aussi l'histoire des lieux, marqués en outre par le passage d'Alphonse de Lamartine, grand ami d'Aymon de Virieu et de sa sœur Stéphanie.

Le 29 juillet, une quinzaine de marcheurs, sous la conduite des accompagnateurs habituels, partaient pour la journée sur les chemins parcourus par Jongkind entre 1873 et 1878. Une manière d'appréhender, sur le terrain, sa sensibilité devant le



Le groupe près de la chapelle de Milin

charme de la vallée et des collines, et de s'approcher de sa technique picturale. Douze kilomètres entre la gare de Châbons et le château de Virieu, avec une pause méridienne à l'ombre des grands arbres de la chapelle de Milin, autre site haut en histoires où Jongkind eut plaisir à croquer le « *Café Silvin* » et les étals de la foire annuelle du 8 septembre.

## Août-septembre 2023 : Notre présence au festival Berlioz

Nous remercions M. Bruno Messina pour l'accueil de notre stand dans la cour du château Louis XI pour toute la durée du festival.

Cela représente une tâche très lourde pour notre association mais nous donne une visibilité importante auprès du très large public du festival généralement très à l'écoute de nos explications sur la vie et l'œuvre de Jongkind. Pas une année



*Notre stand au festival*

leurs coordonnées pour recevoir les informations de notre association.

### **Le 6 septembre 2023 : Inauguration square Jongkind**

Le 6 septembre 2023 M. Michel Morel, maire de Val-de-Virieu, inaugurerait les nouveaux aménagements du square Jongkind à Val-de-Virieu, en présence de M. Yannick Neuder, député de l'Isère et des responsables de notre association.



*Inauguration du square*

Une nouvelle fois l'équipe municipale de Val-de-Virieu marquait son très grand intérêt pour le peintre qui de 1873 à 1878 réalisa de nombreuses œuvres inspirée par les paysages de Virieu et des environs.

de présence sans une rencontre avec quelques musiciens venus jouer à La Côte-Saint-André, rencontre qui peut difficilement se faire dans un autre cadre. Il n'est pas rare que des festivaliers nous laissent

Grâce au don d'un généreux collectionneur, la mairie de Val-de-Virieu est propriétaire d'une belle aquarelle de Jongkind « *La place du Trève* ». Jongkind réalisa également une huile sur le même thème, aujourd'hui propriété d'un collectionneur néerlandais.

### **Le 2 et 3 septembre 2023 : Forum des associations à Val-de-Virieu et à la Côte Saint André**



*Le forum des associations à Val-de-Virieu*



*et à la Côte-Saint-André*

Comme chaque année nous avons participé au forum des associations à Val-de-Virieu et La Côte-Saint-André les 2 et 3 septembre 2023. C'est un moment important pour marquer notre présence dans le tissu associatif local, et rencontrer un public nouveau qui vient à la découverte de la vie sociale dans leur environnement proche. Pour les amis de Jongkind c'est aussi l'occasion d'avoir un écho de la perception de Jongkind par les habitants des villages qu'il sillonnait sans relâche pour nourrir son inspiration.

## **Le 18 mars 2023 : Une Assemblée Générale unanime et réussie !**

Les membres de l'Association se sont réunis en Assemblée Générale, le 18 Mars 2023, à 9 heures, à la Salle des Fêtes du Château Louis XI, à La Côte Saint-André.

101 membres présents ou représentés, à jour de cotisation, ont répondu à la convocation préalablement adressée par voie électronique, en date du 26 Février 2023, sur un total de 161 inscrits au 31 Décembre 2022. Le quorum est donc atteint et l'Assemblée Générale peut valablement délibérer. L'Assemblée Générale est présidée par Joseph Guétaz en sa qualité de président de l'association.

#### **Mot d'accueil du Président :**

Joseph Guétaz souhaite à tous la bienvenue pour cette Assemblée Générale, dans cette salle que nous prêtons gracieusement la municipalité. Il remercie les membres pour leur présence nombreuse ainsi que les élus toujours fidèles à ce rendez-vous : Gilbert Badez, maire de Bressieux et Michel Morel, maire de la commune de Val-de-Virieu mais aussi Catherine Lhote, adjointe à la culture auprès de la municipalité de La Côte-Saint-André et Joël Gullon, maire de La Côte-Saint-André et Président de la Communauté de Communes Bièvre-Isère, qui, empêché d'assister à nos travaux le matin, nous a rejoints en début d'après-midi.

#### **La parole est donnée à :**

Catherine Lhote qui, s'exprimant notamment au nom de Joël Gullon, maire de La Côte Saint-André, souhaite à tous la bienvenue et rend hommage à notre travail de proximité pour la connaissance du patrimoine cotois et sa valorisation auprès des habitants et des visiteurs. Elle nous souhaite une pleine réussite dans les projets que nous choisirons de



*Les adhérents pendant l'AG*

mener, notamment celui du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée de JB. Jongkind en Dauphiné, tout en affirmant le soutien de la municipalité cotoise à l'égard de notre association et sa volonté d'accompagner, à nos côtés, la découverte et la pratique d'activités culturelles. Nul besoin de rappeler, dit-elle, que La Côte Saint-André détient le label de « terre d'art et d'histoire », citant Berlioz, un enfant célèbre, et Jongkind, venu y passer les dernières années de son existence, deux

artistes faisant la fierté de la ville. Et de conclure en ajoutant : « A vous tous, bravo, vous pouvez être fiers de vous et de votre travail ».

Michel Morel ne manque pas de souligner que c'est à nouveau un grand plaisir pour lui de répondre à notre invitation, de tous nous retrouver et d'assister à notre Assemblée Générale. Il affirme que la commune de Val-de-Virieu, reste mobilisée pour apporter son fidèle soutien financier, logistique et de mise à disposition d'équipements,



*Le public lors de la conférence*

notamment de nouveaux locaux entièrement rénovés à la Maison des Associations de Panissage. Et tout en nous souhaitant une pleine réussite dans nos futurs projets, il nous informe que, dans le

contexte de notre prochaine célébration du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée du peintre JB. Jongkind en Isère, la commune de Val-de-Virieu complètera son projet de fresque « La maison des artistes et des savoir-faire », réalisée en 2022, par l'aménagement, en vue de son embellissement, du square Jongkind situé devant la dite fresque.

Michel Morel termine son propos en nous souhaitant une belle assemblée générale.

### **Rapport Moral**

Joseph Guétaz présente ce rapport aux membres de l'assemblée.

L'assemblée générale prend acte, approuve le rapport moral fait par le président et lui donne quitus pour l'exercice écoulé.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

### **Rapport d'activités**

Ce rapport, illustré par un diaporama créé par Lydia Martinez, présente et donne une vision globale et fidèlement représentative de l'ensemble des activités organisées sur l'année 2022 qui se sont, comme toujours, déroulées dans un esprit de cohésion, de coopération et une ambiance conviviale qui prévalent au sein de l'association. [...]

L'assemblée générale remercie les intervenants qui viennent de nous faire revivre ces moments privilégiés.

Elle prend acte et approuve ce rapport d'activités.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

### **Rapport financier**

A la demande du président, et à l'appui des documents comptables présentés de façon claire et transparente sous la forme d'un tableau, Martine Morel, trésorière adjointe, donne lecture du rapport financier de l'association pour l'exercice écoulé. Après en avoir délibéré, l'Assemblée Générale approuve les comptes de l'exercice clos le 31 décembre 2022, tels qu'ils ont été présentés.

Quitus est donné au président et aux trésorières qui ont réalisé les documents comptables.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

### **Budget prévisionnel de l'exercice 2023**

A la demande du président, Martine Morel, trésorière adjointe, présente le budget de l'association pour l'exercice à venir.

Martine Morel commente l'état prévisionnel 2023 des dépenses et recettes de l'association, dont la charge exceptionnelle correspond à l'autofinancement de la célébration du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée de JB. Jongkind en Dauphiné. Cette part d'autofinancement correspond au reste à charge pour l'association après obtention de subventions en cours d'instruction.

La discussion est déclarée ouverte. Des observations sont échangées et les explications requises données.

### **Modification des statuts**

Il apparaît nécessaire de modifier nos statuts adoptés en 2004, mis à jour une première fois en Mai 2012, pour en adapter le contenu au fonctionnement actuel de notre association, certaines règles ayant été amenées à évoluer.

Le président présente le projet de modification, préalablement joint à la convocation et à l'ordre du jour de la présente réunion de l'assemblée pour une meilleure prise de connaissance.

Ce projet de modification porte plus particulièrement sur les sujets suivants : règles de fonctionnement, mise en place d'un quorum pour valider les décisions de l'association, et fixer un nombre maximum d'administrateurs.

La discussion est déclarée ouverte. Des observations sont échangées et les explications requises données.

Le président soumet au vote la proposition de modification. Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

### **Saison 2023**

Le président et Nicole Laverdure présentent les projets attendus pour 2023, synthétisés et illustrés par un diaporama, notamment les sorties et voyages.

Nicole Laverdure évoque plus particulièrement la première et toute prochaine sortie de printemps à Martigny et Nyon en Suisse qui sera suivie, au début de l'été, de la découverte sur trois jours du patrimoine et de l'art à Lille. Enfin, une sortie, à l'automne, non encore finalisée, devrait nous conduire à Chambéry.

Le détail du projet de la commémoration du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée de Jongkind en Dauphiné le 17 septembre 2023 est présenté.

### **Renouvellement du CA**

L'assemblée générale, ayant pris en considération les candidatures présentées à cet effet, préalablement à la réunion de ce jour, a élu : Fabienne Auffinger - Maryvonne Auffinger - Raymond Boucher-Krégine - Gisèle Bouzon-Durand - Danielle Ferra - Guy Fournier - Monique

Fourquet - Eric Gasnier - Noëlle Gasnier - Joseph Guétaz -  
Martine Guétaz - Nicole Laverdure - Annie Maas -  
Claudette Magnin - Michel Martin-Pichon - Lydia Martinez  
- Martine Morel - Yves Moulin - Marie-Carmen Reynaud -  
Serge Reynaud.

Mise au vote à bulletin secret, cette résolution est adoptée à  
l'unanimité.

Le nouveau bureau sera formé au prochain CA.



*Le bureau de l'Assemblée générale*

---

## Sommaire

Page 1	:	Le mot du Président
Pages 2 à 4	:	Conférence « Alfred Sisley Le plus fidèle des impressionnistes » par Cyril Devès
Pages 4 à 7	:	Exposition "Turner The sun is God" à Martigny Fondation Pierre Gianadda
Pages 7 à 9	:	Sortie en Suisse romande : Nyon
Pages 9 à 12	:	A la découverte de la capitale des Flandres
Pages 13 à 15	:	La Villa Cavrois, « une œuvre totale »
Pages 15 à 18	:	La Piscine à Roubaix : histoire insolite d'une reconversion réussie
Pages 18 à 20	:	Au cœur de l'ancien bassin minier du Nord-Pas-de-Calais Le Louvre-Lens
Pages 21 à 23	:	Le palais des Beaux-Arts de Lille
Pages 23 à 25	:	A la rencontre d'Alphonse de Lamartine
Pages 26 à 27	:	Lamartine au Liban pendant son voyage en Orient
Pages 27 à 29	:	Le musée des Beaux-Arts de Mâcon
Pages 29 à 31	:	Le château de Saint-Point
Pages 31 à 32	:	Le 17 septembre 2023 : 150 <sup>ème</sup> anniversaire de l'arrivée de Jongkind en Dauphiné
Pages 32	:	Hommage à Léonard Gianadda
Pages 32 à 34	:	Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales
Pages 34 à 36	:	Assemblée générale et informations diverses

**Textes et photos :** Maryvonne Auffinger, Anne-Marie Barban, Raymond Boucher-Krégine, Gisèle Bouzon-Durand, Nicole Cardot, Salim Dermakar, Guy Fournier, Joseph Guétaz, Martine Guétaz, Michel Hamaide, Nicole Laverdure, Annie Maas, Lydia Martinez, Dominique Masson, Serge Reynaud.

**Mise en page :** Guy Fournier.

**Impression :**  26 rue de l'Hôtel de Ville - 38110 La Tour-du-Pin.

### **Association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné »**

Mairie Val-de-Virieu 2 rue de Barbenière 38730 Val-de-Virieu

Téléphone : 06.70.71.41.78 Site: [www.jongkind.fr](http://www.jongkind.fr) Mail : [jongkind@free.fr](mailto:jongkind@free.fr)

Notre association est soutenue par :

